BROUSSAIS

Idée générale de Broussais. — Caractère de son talent. — Il était né pour la lutte et pour l'opposition. — Il appartient à la Bretagne. — Sa place parmi ses illustres compatriotes. — Particularités sur sa famille et sur ses premières années. — Il est admis au collége de Dinan; il y fait de fortes études. — Il marche contre les Vendéens comme simple soldat. — Il entre comme chirurgien à l'hôpital de la marine de Brest. — La guerre civile recommence en Bretagne; son père et sa mère sont assassinés; leur maison est incendiée. — Broussais quitte le service de la marine; il vient compléter ses études à l'école de santé de Paris; ses liaisons avec Bichat. — Il essaye de la médecine civile dans un quartier de Paris. — Desgenettes le fait rentrer dans l'armée; il assiste aux grandes batailles en Allemagne. — Premier début dans la science; il publie le livre des *Phlegmasies chroniques*. — Guerre d'Espagne; Broussais y suit nos armées. — Chute de l'Empire; Broussais est nommé professeur au Val-de-Grâce; il y organise sa grande agitation. — Enthousiasme qu'il excite. — État de la médecine à cette époque. — Promulgation de l'examen des doctrines médicales; clameurs qu'il excite. — Système de Broussais. — Hypothèses de l'auteur. — Laënnec publie son traité de l'auscultation. — Parallèle de Broussais et de Laënnec. — Broussais se met en opposition avec les psychologues de son temps. — Son traité de l'irritation et de la folie. — Caractères de la dissidence entre les philosophes et les physiologistes. — Raisons alléguées de part et d'autre. — Révolution de 1830 : Broussais est nommé professeur à la Faculté. — Caractère de son nouvel enseignement; il l'abandonne et fait des leçons sur la phrénologie. — Troubles que cet enseignement excite. — Examen des fondements

de cette science. — Dernier mémoire de Broussais à l'Académie des sciences morales et politiques. — Broussais se retire et meurt dans le village de Vitry. — Profession de foi laissée à ses amis; — jugement sur sa personne et sur ses écrits.

Il est des hommes qui, dans le cours de leur vie, ont su exciter dans l'esprit de leurs contemporains une telle faveur, un tel enthousiasme, je dirai même un tel fanatisme, que, si l'on veut en parler avec impartialité, il faut attendre que le temps ait calmé cette première effervescence, qu'il ait refroidi ces passions tumultueuses. Telle était sans doute la pensée de mon illustre prédécesseur et la cause du long silence qu'on l'a vu garder sur l'une des plus grandes célébrités des temps modernes, sur François-Joseph-Victor Broussais.

Qui aurait pu, en effet, qui aurait osé juger Broussais au milieu de ses triomphes, alors qu'il marchait entouré de disciples fervents, ou plutôt de sectateurs ardents et passionnés? ou lors de cette injuste réaction qui était venue attrister les dernières années de sa vie?

Aujourd'hui, la postérité a commencé pour Broussais; on peut faire la part des immenses services qu'il a rendus à la science et celle des erreurs[1] qu'il a professées : telle est la tâche que je me suis imposée.

[1] On voit que, dès mes premières notices, j'avais devant les yeux le but que je me suis toujours efforcé d'atteindre, c'est-à-dire de montrer jusqu'à quel point et en quel sens les hommes que je me proposais de louer avaient contribué aux progrès de la science; en d'autres termes, de faire à chacun d'eux la juste part dans le mouvement général des idées; je l'ai fait ici autant qu'il était en moi pour Broussais, et aucune réclamation ne s'est élevée; j'avais fait cependant la part des erreurs auxquelles s'était laissé aller ce vigoureux génie;

Je vais suivre ce grand médecin dans sa radieuse carrière; je dirai comment, longtemps ignoré et méconnu, il amassait, jusque dans le tumulte des camps, les matériaux d'une grande rénovation médicale; je dirai les luttes qu'il a eu à soutenir pendant presque toute sa vie, les orages qu'il se plaisait à soulever; comment, dans ces ardentes controverses, il semblait respirer avec une orgueilleuse aisance, se faisant pour ainsi dire soulever au milieu des tempêtes qu'il avait amassées, lâchant la vérité et l'erreur à pleines mains; nature riche et fertile, esprit plein de hardiesse, d'intelligence et de conjectures; âme ardente, fougueuse, inégale, emportée et pourtant sans haine et sans fiel!

C'est ainsi que je me propose de suivre Broussais, depuis les dunes bretonnes où s'est écoulée sa première enfance jusqu'à ce glorieux monument que lui ont élevé ses contemporains, et je terminerai en rappelant ces accents de la reconnaissance publique qui ont jeté tant d'éclat sur ses funérailles, que pour en trouver de semblables il faudrait remonter jusqu'aux plus beaux temps de l'antiquité!

Cette tâche, difficile par elle-même, d'autres me

personne ne s'est récrié, sans doute parce que Broussais n'appartenait à aucune coterie, parce qu'il ne s'était pas mis à la tête de quelque petite église, et aussi sans doute parce que lui-même il avait dit aux autres la vérité. Il est donc des hommes à qui on peut tout dire, parce qu'ils sont assez grands pour tout supporter ; à peine sont-ils sortis de ce monde, que la postérité commence pour eux, et ils n'ont rien à craindre de ses jugements; il n'est pas permis, au contraire, d'avoir raison contre les hommes de coterie ; chacun vous jette la pierre si vous l'essayez ; il est vrai qu'après dix ans personne ne s'occupe d'eux.

l'ont rendue plus difficile encore. Déjà l'Institut et la Faculté ont entendu, dans leurs solennités, des voix éloquentes célébrer le nom de Broussais; un grand historien, un savant physiologiste, l'ont recommandé à la postérité; j'arrive après eux, n'ayant pas même pour moi l'intérêt qui résulte de la nouveauté du sujet.

Je commencerai néanmoins, et si, dans le cours de cette notice, je suis assez heureux pour mériter quelque approbation..... c'est à Broussais, à Broussais seul, que je le rapporterai, ravi de m'abriter sous un si grand nom, et de lui rendre un hommage que seul il aura mérité.

Broussais naquit à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, dans cette vieille Armorique si féconde en grands hommes, qu'on l'a vue, à toutes les époques de la civilisation, jeter ses généreux enfants sur tous les champs de bataille et dans toutes les luttes de la science.

L'ancienne monarchie y a trouvé ses plus illustres défenseurs, les Duguesclin, les Clisson, les Beaumanoir. La marine, presque tous ses héros, depuis Duquesne et Duguay-Trouin jusqu'à ces intrépides corsaires sortis du port de Saint-Malo, et qui, à eux seuls, peut-être, auraient sauvé l'empire..... *si Pergama dextra defendi possent!*

La philosophie rationnelle y a vu surgir ses plus hardis représentants. Abeilard y commence cette chaîne de libres penseurs qui se continue jusqu'à Chateaubriand et Lamennais, cet autre génie de la polémique religieuse et politique.

La médecine, enfin, a sa part dans ces nobles enfan-

tements : c'est à la Bretagne qu'il était réservé de donner naissance aux deux plus grands médecins de notre époque, à Broussais et à Laënnec!

On montre encore à Saint-Malo, près du marché, la maison dans laquelle est né Broussais.

Mais ce n'est point dans cette ville que s'est écoulée sa première enfance; c'est dans un petit village nommé *Pleurtuit*, situé non loin de là, sur le bord de la mer. Broussais, qu'on appelait alors *Franchin*, diminutif de François, y fut soumis à un rude apprentissage. Son père, homme d'un caractère grave et austère, exerçait la médecine dans ces parages; il visitait ses malades dans la journée, et quand le soir était venu, il plaçait son jeune fils sur un cheval et l'envoyait porter à ses malades les médicaments qu'il leur avait prescrits. Franchin trouvait cela tout simple; il chevauchait intrépidement à travers les bruyères et les forêts, s'en remettant à l'instinct de sa monture, qui s'arrêtait partout où le père avait fait des visites.

Ces expéditions aventureuses préparaient sans doute le jeune Broussais aux dures nécessités de la vie; mais elles n'étaient nullement propres à laisser dans sa vive imagination les souvenirs si doux du foyer paternel et de la vie de famille[1], souvenirs qui reviennent si souvent et avec tant de charme dans les froides années de la vieillesse.

[1] Broussais n'était pas cependant sans avoir par-devers lui bon nombre de ces doux souvenirs d'enfance : sa mère, d'abord, sa tendre mère, était restée dans sa mémoire, sous les traits enchanteurs d'une femme vive, impressionnable, aimante et spirituelle ; aussi ne pouvait-il en parler sans verser des larmes, car il ne pouvait s'empêcher de se re-

Ajoutons qu'il y avait dans la famille de Broussais des caractères durs et intraitables, et que trop souvent, dans ses premières années, il fut témoin de scènes de violence. Dans ces tristes circonstances, il montra par avance tout ce qu'on pourrait attendre de l'énergie de son caractère et de la bonté de son cœur.

Un jour, un frère de sa mère, homme d'un caractère sombre et violent, allait se porter à des voies de fait envers son aïeule; son jeune cœur en frémit, il s'arme d'un bâton et se jette intrépidement entre la mère et ce fils dénaturé. Ce sublime spectacle d'un enfant à peine âgé de six ans, qui brave ainsi sa colère, arrête ce furieux; il n'ose passer sur le corps de ce généreux enfant, et la nature du moins n'est pas outragée.

A l'âge de douze ans, Broussais fut envoyé au collége de Dinan; c'était un peu tard, mais déjà son père avait préparé son éducation; il y fit d'excellentes études. Doué d'une heureuse mémoire et d'un goût prononcé pour les classiques latins, il en avait retenu les plus beaux passages, et s'y était formé à l'art d'écrire avec pureté et parfois avec une admirable véhémence [1].

porter en même temps à l'effroyable catastrophe qui lui avait ravi ses parents.

Il retrouvait aussi dans ses souvenirs une tante religieuse, sœur de son père, qui avait bercé son enfance avec les vieilles chansons du pays, et, comme il en avait retenu les airs, il cherchait, comme J.-J. Rousseau, dans un âge avancé, à retrouver par le chant la fin de quelques couplets.

[1] Broussais resta au collége de Dinan huit années entières, il put y achever complétement ses humanités, chose assez rare parmi les médecins, même à l'époque où l'on n'avait pas encore imaginé la bifurcation des études; ce fut pour lui un bonheur inappréciable; car, je l'ai dit ailleurs et je l'ai prouvé par des exemples, on ne refait jamais une

Broussais toutefois appartenait à cette génération qui avait eu tout juste le temps de naître et de faire à la hâte quelques études pour assister au grand drame de la Révolution et prendre part à ses luttes; il servit d'abord dans nos guerres civiles comme simple soldat, puis comme sous-officier; cédant ensuite aux pressantes sollicitations de sa famille, il se fit recevoir officier de santé à l'hôpital de Saint-Malo, puis il passa à l'hôpital de la marine de Brest.

S'il est un triste et ingrat métier, c'est assurément celui de chirurgien à bord d'un bâtiment marchand; les armateurs et le capitaine sont unanimes pour reconnaître, dans leur sagesse, la complète inutilité du chirurgien que leur imposent les règlements; c'est, suivant eux, une véritable sinécure, un rentier qu'ils ont à nourrir et à payer, et c'est à qui le lui fera sentir; il n'y a pas d'existence plus durement achetée; aussi est-il rare de voir un chirurgien s'embarquer deux fois à bord d'un bâtiment marchand. Broussais

éducation manquée : celui qui n'a pas appris le latin dans ses jeunes années ne le saura jamais; or, qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas le latin? Broussais n'a donc pas eu à réparer ce défaut de haute culture, et M. Peisse ne me paraît pas avoir été juste envers lui quand il lui a refusé ce degré d'éducation littéraire, qui assouplit les mœurs et le caractère; Broussais avait reçu cette éducation; mais, jeté ensuite dans le tumulte des camps, il reprit sa rudesse natale, et les qualités qui étaient plus celles de son tempérament que de son esprit.

Il faut dire cependant que ce n'est pas uniquement par ses bonnes études que Broussais s'était fait remarquer au collége de Dinan, mais aussi par son caractère bouillant et emporté; c'était un écolier provoquant et querelleur, mais son cœur n'en était pas moins essentiellement bon et généreux; aussi était-ce plutôt pour les autres que pour lui-même qu'il avait des luttes à soutenir.

en fit lui-même la triste expérience ; mais, grâce à ses connaissances, il se fit bientôt recevoir chirurgien de seconde classe, et passa sur la corvette l'*Hirondelle*, puis sur le corsaire le *Bougainville*.

La vie est rude encore avec ces hommes de fer ; mais ceux-ci sentent du moins de quelle utilité est pour eux un chirurgien instruit, ils s'inclinent devant son savoir ; ils n'ignorent pas que le destin des batailles peut à chaque instant les mettre à sa merci ; celui-ci est enfin à sa place, il a sa part de gloire et même sa part de prise.

C'est ce qui arriva à Broussais ; mais son ambition n'allait pas au delà de la possession d'un petit manoir dans son pays natal. Déjà même il avait acheté une modeste propriété, lorsqu'une affreuse catastrophe vint assombrir et bouleverser toute son existence.

« Frémis en recevant cette lettre, » lui écrivait le maire de Saint-Malo, et il lui annonçait que la demeure de ses parents avait été envahie par une bande d'assassins.

Une domestique infidèle les avait introduits. Son père et sa mère avaient été lâchement égorgés. La guerre est horrible entre les citoyens. Broussais supporta ce coup avec courage ; mais il en conserva un souvenir déchirant et un ressentiment implacable contre un parti qui, s'il n'avait pas armé ces assassins, avait du moins servi de prétexte à leur attentat [1].

[1] Cet affreux assassinat, qui avait été suivi de l'incendie, avait laissé dans l'âme de Broussais une impression qui ne s'est jamais amoindrie. Bien des années après, il se promenait dans son pays en compagnie d'un de ses amis d'enfance ; celui-ci lui fit remarquer une femme assez

De 1795 à 1798, Broussais resta chargé d'un service important à l'hôpital de Brest; mais son éducation médicale ne pouvait s'achever qu'à Paris. Il vint s'y fixer en 1799, et descendit dans un petit hôtel de la rue de Cluny.

L'École de santé de Paris renfermait alors dans son sein les plus grandes illustrations médicales : Chaussier y enseignait la physiologie; Hallé, l'hygiène; Sabatier, la médecine opératoire; Boyer, la chirurgie; Corvisart, la clinique interne.

Mais il y avait alors dans les amphithéâtres de Paris un jeune homme, qui d'abord s'était attaché à Dessault, se bornant à recueillir et à publier les leçons de son maître. Ce jeune homme timide et modeste portait sur son front la flamme du génie. C'était Bichat.

Les dieux aiment ceux qui meurent jeunes, disaient les anciens. Ajoutons : quand ils ont l'heureux privilege de mourir au milieu de leur gloire, et d'être pour ainsi dire ensevelis dans sa splendeur. La postérité les voit à tout jamais dans l'éclat de leur jeunesse et à travers le prisme de la faveur contemporaine. Telle a été la destinée de Bichat, brillante, rapide, tranchée à temps.....

Aussi l'entendons-nous appeler de toutes parts un immortel jeune homme!

Broussais suivit donc les leçons de Bichat; ils étaient

âgée qui venait vers eux; Broussais avait à peine jeté les yeux sur cette femme, qu'il pâlit affreusement et fut pris d'un mouvement convulsif; il venait de reconnaître en elle la servante qui avait introduit les assassins dans la demeure de ses parents.

à peu près du même âge, le maître avait vingt-huit ans, le disciple en avait vingt-sept.

Le monde allait entrer dans un nouveau siècle; le dix-neuvième allait s'ouvrir, et sous quels auspices!

Il en est encore beaucoup parmi nous qui ont été témoins de ce magnifique mouvement intellectuel et de l'élan imprimé à la marche générale des sciences.

Les astronomes, prenant leur point d'appui dans le ciel, allaient mesurer sur le globe un quart de son méridien; les physiciens, s'élevant audacieusement dans les plus hautes régions de l'atmosphère, y étudiaient la composition de l'air; la chimie, forte de ses récents progrès et de sa nouvelle nomenclature, se place au premier rang des sciences exactes; les naturalistes vont explorer des contrées réputées jusque-là inaccessibles..... Mais ce qui doit nous frapper avant tout, c'est la part que Pinel et Bichat s'efforcèrent de prendre à ce grand mouvement. Pinel, il faut le dire, en ce qui concerne la philosophie de la science, Pinel a eu l'initiative.

Les premières dissertations de Bichat sur les mem branes n'ont été publiées qu'en l'an VII; la NOSOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE est de l'an VI. Et d'ailleurs Bichat, avec cette candeur qui sied si bien au génie, Bichat s'est empressé de reconnaître que c'est à Pinel qu'il était redevable de ses grandes vues sur la classification des membranes [1].

[1] On était alors, comme l'a très-bien dit M. Michel Levy, dans les beaux jours de cette période que l'on pourrait appeler l'ère du nosologisme : les esprits se préoccupaient beaucoup moins de rectifier les faits admis ou d'ajouter à leur nombre que d'arranger des collections

Broussais passe quatre années à l'école de ces grands maîtres. En l'an XI, le 5 frimaire, il soutient sa thèse inaugurale sur la *Fièvre hectique*, considérée comme dépendante d'une lésion d'*action* des différents systèmes, *sans vice organique*, sujet qui, plus tard, a dû paraître fort étrange et en contradiction flagrante avec les principes qui ont donné tant d'éclat à son nom. Disons cependant, pour être exact, que Broussais n'a point autant dévié qu'on l'a cru de ce premier point de départ. Jusque dans les dernières années de sa vie, Broussais est resté vitaliste. En 1829, il publiait encore un volume pour prouver que toute maladie est *vitale* dans son principe, et qu'on est malade *avant* que les tissus soient altérés. Mais je reviens à cette première période de la vie médicale de Broussais.

Reçu docteur après ces quatre années d'études, il quitta le pays latin et alla s'établir dans la rue du Bouloy, pour y exercer la médecine.

On a dit que, livré aux recherches qui préparaient sa gloire et son système, il ne put se former une clientèle, et par conséquent se créer une existence indépendante. Assertion toute gratuite et qui ne pourrait rien ajouter au mérite de Broussais.

On ne forme pas sa gloire dans une clientèle de quartier; on n'y crée pas de système. Broussais l'a dit lui-même plus tard : il faut un autre théâtre pour for-

de symptômes, et de les distribuer dans les cadres d'une classification ; la dissertation de Broussais rentre dans cet ordre d'idées ; mais, ajoute avec raison M. Levy, on y reconnaît les préludes de cette dialectique vigoureuse, et la première empreinte de ce style nerveux qui la rendirent plus tard si redoutable aux adversaires de la réforme.

mer un grand praticien. C'est du sein des hôpitaux, a-t-il dit, que surgissent les grands médecins; il leur faut à la fois et l'indépendance que leur assure cette position, et la riche moisson de faits qu'on y recueille, et les nombreuses autopsies qu'on y pratique, et jusqu'à l'atmosphère qu'on y respire.

Broussais aurait donc pu végéter toute sa vie dans les labeurs ingrats de ce genre de pratique, si Desgenettes n'était venu lui tendre la main. L'illustre médecin de l'armée d'Orient avait alors un grand crédit. Il conseilla à Broussais de prendre du service. Celui-ci s'empresse de suivre ses avis ; son brevet lui est délivré et il est envoyé à l'armée des côtes de l'Océan[1].

La guerre a été de tout temps l'école des grands chirurgiens, et l'histoire a inscrit leurs noms à côté de ceux des plus illustres capitaines. A l'exemple de Pringle et de Desgenettes, Broussais va vous montrer que la guerre peut également former de grands médecins. C'est que la guerre, comme il l'a dit lui-même,

[1] Il obtint tout d'abord le grade d'aide-major, à raison de ses services à l'hôpital de Saint-Malo et à bord. Son brevet était du 17 brumaire an XIII; vers la fin du mois, il entrait en fonction au camp d'Utrecht.

C'est en cette qualité qu'il parcourut la Belgique et la Hollande; puis, avec la grande armée, il quitta Boulogne pour aller prendre part à la guerre d'Allemagne, tantôt attaché aux ambulances et assistant ainsi aux grandes batailles, comme celle d'Austerlitz ; tantôt attaché aux hôpitaux et travaillant en même temps pour la science. « J'étais parti de Paris, dit-il, imbu de la doctrine de Pinel sur les « fièvres, c'est-à-dire ne les rapportant que d'une manière très-vague « et très-générale aux altérations des organes ; je suis revenu avec « la conviction que cette doctrine était fausse ; l'observation m'avait « inspiré d'autres idées. »

entraîne à sa suite toutes les misères hnmaines, et que ces misères engendrent toutes les maladies.

Vous parlez de l'influence des climats dans la pratique civile; mais vous n'en observez qu'un seul: *scribo in aere romano*, disait Baglivi; *in aere arelatensi*, disait Pomme; et ils n'en connaissaient pas d'autres.

Le médecin militaire les connaît tous. Voyez Broussais, il va passer des hôpitaux d'Utrecht dans ceux de Mayence; puis il s'arrêtera en Bohême, pour de là aller en Moravie; puis il ira en Dalmatie, puis dans les gorges du Frioul; puis il ira vivre dans cette péninsule espagnole qui à elle seule résume tous les climats du monde, depuis la molle Andalousie jusqu'au rigoureux plateau de Castille.

Vous parlez de constitutions *atmosphériques*; mais quelle est celle qui pourrait être ignorée du médecin militaire? Les anciennes armées ne guerroyaient que dans certaines saisons; elles prenaient leurs quartiers d'hiver. A l'école de Napoléon, les armées n'ont plus tenu compte des changements de température; les camps ont disparu pour faire place aux bivouacs; et qu'est-ce qu'un bivouac, si ce n'est la plus vaste expérimentation des influences atmosphériques?

Et quant aux constitutions *médicales*, en est-il une seule que le médecin militaire ne puisse avoir sous les yeux, soit dans la marche des armées, dans les évacuations des hôpitaux, dans les villes assiégées? N'est-ce point là que se dessinent à grands traits les constitutions médicales?

Vous parlez enfin de l'influence des *excès* et des *pri-*

vations; mais qui, mieux que le médecin militaire, pourrait se trouver en mesure d'observer ces grandes causes de maladies? Lui qui voit le soldat passer en un jour de la disette à l'abondance, de la pénurie et de la misère à toutes les jouissances de la vie; lui qui peut connaître enfin jusqu'aux horreurs de la famine!

Dites maintenant s'il est un genre d'influence, une grande cause de maladie qui ne puisse tomber sous l'observation du médecin militaire.

Mais maintenant, pourquoi est-il si rare de voir sortir des armées des médecins de la trempe de Broussais? C'est qu'il ne suffit pas d'avoir par-devers soi tant de sujets d'observations; il faut, en outre, être doué comme lui d'une volonté opiniâtre, d'une âme intrépide et d'un merveilleux instinct d'observation.

Voyez-le, dans ces grandes armées du Nord: rien ne l'arrête, rien ne le distrait, ni les scènes émouvantes des combats, ni les fatigues des marches forcées. De 1804 à 1808, nos armées victorieuses marchent de triomphe en triomphe; Broussais était au milieu d'elles; il assiste à cette mémorable bataille d'Austerlitz, qui couvrit de cadavres un espace de trois lieues; triste revers de la gloire! Des empires s'écroulent, d'autres s'organisent sous la main de l'Empereur: Broussais ne voit et n'observe que des malades.

Confiné au fond du Frioul, dans le petit hôpital d'Udine, il y amasse à la fois les matériaux d'un grand ouvrage et les éléments d'une grande révolution scientifique.

La fièvre hectique avait été l'étude de toute sa vie.

Attaché à l'hôpital d'Udine, il est frappé du grand nombre de jeunes malades qui lui arrivent, pâles, silencieux, amaigris, perdant chaque jour leurs forces, et s'avançant ainsi avec résignation et à pas lents vers le tombeau. Chez les uns, il trouve une fièvre hectique bien prononcée; chez d'autres, il n'y a pas de mouvement fébrile appréciable.

Broussais se met à observer attentivement ces infortunés que la guerre avait arrachés par milliers au foyer paternel; il interroge chaque jour leurs organes, il s'attache, dit-il, à démêler le langage de ces natures souffrantes; il remonte ainsi au point de départ de tous les phénomènes, et constate l'existence de ces nombreuses *phlegmasies chroniques* qui vont devenir, pour lui, la base d'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des médecins.

C'est ainsi que Broussais a débuté dans la carrière de la science, et il était alors d'autant plus éminent, d'autant plus vrai, que l'esprit de système n'obscurcissait encore aucune de ses belles qualités. Il voyait bien les choses, et il les exprimait avec une merveilleuse clarté quand il disait que: « C'est par une inflammation, « et par une inflammation qui détruit avec plus ou « moins de promptitude un ou plusieurs des viscères « essentiels à la vie, que le plus grand nombre des « hommes périssent. Tout praticien, ajoutait-il, ha- « bitué à contempler les ruines de cet admirable édi- « fice qu'il n'a pu empêcher de s'écrouler, est pénétré « de cette vérité. »

On voit dans quel esprit Broussais avait composé cet ouvrage; c'était l'œuvre d'un praticien consommé. Il

aurait pu mettre le sceau à la réputation d'un autre; il commençait la sienne.

Je ne chercherai point, à donner ici l'analyse d'un livre connu de tout le monde; on y trouve sans doute quelques imperfections, quelques erreurs; les observations dont il abonde pourront paraître incomplètes; mais on sait que c'est Pinel qui les lui a fait ainsi mutiler.

Ce livre ne fut pas apprécié lors de sa publication comme il aurait dû l'être[1]. Deux ou trois hommes seulement en firent une grande estime; mais ces hommes étaient Pinel, Chaussier et Desgenettes. Broussais s'estima heureux de trouver un libraire qui voulût bien lui en donner 800 fr. Il avait demandé une prolongation de congé pour veiller lui-même à la publication de son ouvrage; puis il dut partir pour l'armée d'Espagne.

[1] On a généralement mal compris l'importance de cet ouvrage; on a cru y voir le point de départ d'une nouvelle doctrine, de théories qui allaient changer la face de la science, de même qu'on a mal apprécié l'influence réelle que Broussais a exercée sur les esprits.

On n'a voulu voir dans cette vie si agitée qu'un long combat contre ce qu'on appelait l'essentialité des fièvres continues, suivi d'une pleine victoire. Cette prétendue essentialité des fièvres était regardée comme le dernier mot d'une école dont Pinel aurait été le chef; et c'est Broussais qui aurait renversé cette école; c'est là méconnaître le rôle de Pinel dans la science et le vrai mérite de Broussais.

Pinel ne s'est jamais préoccupé de cette prétendue essentialité des fièvres; ce qui le préoccupait avant tout, c'était de classer les maladies à la manière des naturalistes et de les considérer philosophiquement, c'est-à-dire à la manière des idéologues de son temps; quant à l'essentialité, il l'admettait si peu, à l'égard de ses six ordres de fièvres, qu'il en avait changé la nomenclature afin de montrer qu'on devait les rattacher à des altérations organiques; mais ceci était à peine remarqué quand vint Broussais, dont l'influence à ce point de vue devait être bien autrement décisive; et c'est à partir de la publication de son ou-

La Péninsule était en pleine insurrection quand Broussais fut envoyé au deuxième corps d'occupation. Il y resta six années consécutives; rien n'était moins propre que cette guerre désastreuse aux études qu'il avait entreprises. Il n'y avait plus, il est vrai, de grandes batailles rangées, comme dans le nord de l'Europe ; mais par cela même il n'y avait plus d'hôpitaux, plus de services importants à organiser et à suivre; les armées s'y fondaient dans une guerre de détails dont rien ne pouvait faire prévoir le terme. Tout était hostile, conjuré contre nous dans cette dévorante Espagne: un ciel de feu, une terre dévastée, et partout des guérillas [1] !

vrage sur les phlegmasies chroniques, que cette influence se fit surtout remarquer.

Le grand mérite de ce livre a donc été, non pas de marquer le début d'une grande guerre contre l'essentialité des fièvres, mais tout simplement de ramener les médecins à l'observation des organes et à la thérapeutique.

C'est là, je le répète, ce qu'on a perdu de vue pendant de longues années, et surtout pendant la vie de Broussais. Broussais lui-même s'y est trompé ; il croyait avoir attaché sa gloire à la découverte d'une nouvelle doctrine, et il n'en était rien, cette doctrine est tombée et sa gloire lui survit; c'est qu'elle tenait à tout autre chose. C'est là, du reste, ce que nous reprendrons plus loin; ce que nous avons voulu bien établir ici, c'est que, dans cet excellent ouvrage, Broussais a rendu à la science un bien autre service que celui de jeter les fondements de la doctrine dite de l'irritation; il est venu dire aux médecins de son temps : Si vous voulez faire avancer la science, interrogez les cadavres, voyez quel est après la mort l'état des organes, et vous saurez ainsi ce qu'on doit faire pendant la vie.

[1] S'il fallait en croire les biographes de Broussais, Napoléon, pendant cette guerre d'Espagne, aurait distingué Broussais parmi tous les médecins militaires et il l'aurait choisi, à raison de son mérite, pour le mettre à la tetê de tout le service médical de l'expédition.

C'est une erreur; M. Fée a prouvé que cela n'est pas. M. Fée était

Broussais cependant se livrait encore à de nombreuses recherches scientifiques. Outre sa *lettre*, datée de Xérès de la Fontera, sur le service des armées, il trouva moyen de composer deux mémoires importants : l'un sur la *circulation capillaire*, tendant à mieux faire connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques ; l'autre sur les *particularités de la circulation* avant et après la naissance.

Ces deux mémoires appartiennent à l'école de Bichat pour les explications physiologiques ; mais les conclu-

sur les lieux ; or il affirme que le médecin en chef de cette armée était M. Gorcy, et lorsque le corps expéditionnaire qui s'empara de l'Andalousie devint distinct, M. Brassier fut appelé aux fonctions de médecin en chef de l'armée du Midi. Napoléon ne connaissait pas même Broussais et ne put influer sur son avancement, voilà la vérité; il est fâcheux que le désir de toujours louer entraîne à de pareilles erreurs. — Si, du reste, on veut savoir ce que Broussais était alors, il faut se reporter aux souvenirs du professeur de Strasbourg.

Lorsque je vis Broussais pour la première fois à Xérès, dit M. Fée, il avait trente-neuf ans ; quoiqu'il eût la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il dût être un jour l'une de nos gloires nationales. Il vivait avec ses camarades , sans recevoir et même sans attendre aucun témoignage de satisfaction du gouvernement impérial, qui lui donna cependant, en 1812, la décoration *éphémère de la Réunion*.

Au point de vue de la science, nous devons encore ici une remarque importante à M. Fée, c'est que l'auteur du livre des Phlegmasies chroniques, au milieu des préoccupations de la guerre, pratiquait l'ouverture des corps de presque tous les malades qu'il perdait, examinant soigneusement les grandes cavités, les viscères abdominaux et l'encéphale ; lui-même faisait les autopsies ; c'était le feu de la science qui l'animait ; l'empressement, je dirais presque l'avidité, ajoute M. Fée, avec laquelle il cherchait à lire dans les débris humains, la confirmation ou le démenti de son diagnostic, donnait à ses traits une expression indéfinissable, que des personnes étrangères à la médecine auraient pu prendre pour de la cruauté, ce qui n'était autre chose que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie.

sions médicales étaient neuves ; elles décelaient le grand observateur.

Cependant l'empire de Napoléon venait de s'écrouler ; les débris de nos armées avaient dû repasser les Pyrénées; Broussais, de retour à Paris en 1814, fut nommé second professeur au Val-de-Grâce, et dès cette même année il ouvrit un cours de médecine pratique.

On dit qu'à sa première leçon il se présenta tout tremblant devant le petit groupe d'élèves qui étaient venus pour l'entendre. Si ce fait est vrai, il tendrait à confirmer ce que chacun sait déjà, c'est que les hommes les plus éminents sont presque toujours ceux qui se défient le plus d'eux-mêmes. Broussais, du reste, n'aurait point tardé à secouer cette timidité. Un grand concours d'élèves, attirés par cette célébrité naissante, se pressait à ses leçons. Son amphithéâtre de la rue du Foin devint insuffisant ; il se transporta à l'École pratique, puis dans la rue des Grès ; là, le succès dépassa ses espérances. Il faut dire que l'enseignement particulier était alors dans tout son éclat ; la Faculté était à peu près abandonnée. Broussais, élevant autel contre autel, excita un véritable enthousiasme, et cependant on aurait été tenté de se demander d'où lui venait cet heureux privilége. Ce n'était ni par la beauté de sa parole ni par le charme de son élocution. Ceux qui, comme nous, ont assisté à ses leçons, peuvent se rappeler que, dans cet obscur amphithéâtre de la rue des Grès, Broussais n'a jamais fait une leçon d'abondance ; il était obligé de s'aider de notes, il s'exprimait avec une certaine difficulté, et ses cours étaient ré-

tribués ; toutes circonstances qui n'étaient nullement propres à attirer la foule. Mais, par contre, il avait toutes les qualités d'un chef de parti : et d'abord, une conviction profonde, des mouvements passionnés ; on sentait le feu de ses inspirations. Il lisait, il est vrai ; mais à chaque instant il s'arrêtait pour donner un libre cours tantôt à son impatience, à sa colère, tantôt à son ironie et à ses sarcasmes. C'étaient de violentes apostrophes, des mouvements d'indignation qui débordaient son âme ; il semblait communiquer à ses auditeurs toutes les passions qui l'agitaient ; sa voix puissante faisait retentir les murs de son amphithéâtre ; on l'entendait au dehors, et ceux qui n'avaient pu trouver place sur ses gradins n'en éprouvaient que plus de désir d'entendre ce hardi novateur.

Parfois, à l'issue de ses leçons, on le voyait s'arrêter sur la place de l'École, entouré d'un groupe d'élèves fanatisés ; il semblait menacer du geste cet orgueilleux édifice, apostrophant ses professeurs, tonnant à la fois contre leurs fausses doctrines, leur pourpre et leur hermine ! On aurait cru voir un philosophe du Portique ou plutôt un tribun de la science. Que fallait-il de plus pour exciter les sympathies de cette ardente jeunesse de la Restauration, qui courait partout où elle croyait entrevoir des tentatives d'opposition [1] ?

[1] C'est ce qu'a parfaitement exprimé M. Peisse, quand il a dit que la doctrine de Broussais eut surtout pour adjuvant dans son rapide élan de propagation, son caractère libéral et réformateur ; l'auteur la donnait, en effet, comme une protestation de l'esprit moderne contre

Mais Broussais, pour propager sa nouvelle doctrine, ne voulut point se borner à l'enseignement oral; l'*Histoire des phlegmasies chroniques* avait révélé en lui un grand observateur; on pouvait y pressentir le grand dialecticien. En 1816, il publia son fameux *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*. Ce livre eut un retentissement prodigieux. C'était à l'occasion d'une brochure insignifiante, et depuis complétement oubliée, que Broussais entreprit ainsi de recher-

l'esprit ancien; il la mit sous la protection des idées et des passions politiques de l'époque, et associa sa fortune à celle des plus chères espérances de la nation; elle devint ainsi une des armes sous lesquelles se manifestait l'esprit de progrès et d'hostilité au passé. L'embrasser, c'était alors faire acte de libéralisme, d'indépendance et de lumières. La combattre, c'était se ranger sous la bannière de l'obscurantisme et du jésuitisme; aussi, une fois présentée comme moyen d'opposition, elle fut comme portée sur les épaules de la jeunesse.

M. Fée, de son côté, a très-bien peint Broussais; je viens de dire qu'il l'avait connu en Espagne; en 1816 il renoua avec lui et le suivit dans son enseignement; le tableau qu'il en a fait mérite d'être reproduit :

« Broussais, dit-il, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, sa tête avait une beauté peu commune; quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs, et sa physionomie habituellement calme, pouvait, dans certains moments, devenir sombre et menaçante. Sa bouche s'ouvrait dédaigneusement lorsqu'il parlait d'adversaires indignes de lui, mais elle était charmante quand il s'adressait à des amis; cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix, éclatante comme la tempête s'il cédait à l'emportement, puis, douce et caressante s'il fallait persuader; il employait avec succès l'ironie, et le trait acéré du sarcasme perçait à jour ses adversaires, lorsqu'il daignait le leur lancer.

« Les ressources de son esprit se montraient inépuisables, sa dialectique était pressante, et son jugement rapide; il aimait les comparaisons et donnait à son style quelque chose de la vigueur de sa propre constitution. »

cher quels étaient les fondements de toutes les doctrines médicales alors en honneur [1].

Cet ouvrage montra quelle était la puissance de son auteur, et à quel point il était redoutable ; il souleva les plus violentes clameurs : c'était comme un formidable cri de guerre parti du Val-de-Grâce [2].

Broussais y attaquait ouvertement les plus hautes réputations. « Il sait bien, dit-il dans sa préface, qu'il « va blesser bien des amours-propres. On se plaindra « de son défaut de respect pour certaines autorités « révérées : on s'indignera, on cherchera à l'humilier... « Il verra au nombre de ses persécuteurs des hommes

[1] Le but, en effet, que Broussais semblait d'abord s'être proposé n'était nullement en rapport avec les grandes questions qu'il allait traiter ; l'auteur ne promettait que l'analyse d'un ouvrage sans importance dû à un médecin assez obscur, le docteur Hernandez, ancien médecin de marine. Broussais avoue du reste lui-même que cet ouvrage lui tomba, par hasard, entre les mains ; un homme de génie trouve en tout et partout un point de départ pour embrasser les plus hautes considérations ; Hernandez ne se croyait pas réservé à tant d'honneur, il a été pour Broussais ce que le petit fraisier placé sur la fenêtre de Bernardin de Saint-Pierre, avec ses essaims de mouches, a été pour l'auteur des *Études de la nature;* avec cette différence cependant, que Bernardin de Saint-Pierre, après une ou deux pages, ne revient plus à son fraisier, tandis que Broussais ne quitte pas Hernandez, ou du moins il y revient souvent ; mais était-ce bien à Hernandez qu'il adressait ses vives apostrophes ? Eh ! mon Dieu non ; Hernandez n'est ici qu'un prête-nom ; tout cela s'adressait à Brown et plutôt à Pinel, que Broussais ne quittera plus aussi bien dans ses livres que dans ses cours.

[2] Il faut, comme le dit M. Peisse, se reporter aux premières éditions du livre (1816) ; car dans les dernières (1834), l'ouvrage a perdu en grande partie l'originalité d'idées et de forme qui fit son succès ; il est devenu une sorte d'histoire de la médecine, travail pour lequel Broussais ne possédait ni l'érudition, ni l'étendue et l'impartialité d'esprit, ni le genre de talent nécessaires.

« qu'il estime, qui l'ont honoré de leur confiance et « de leur protection... ; il y sera très-sensible, mais il « sacrifiera tout au désir d'être utile. »

C'est avec cette résolution, avec cette noble franchise, que Broussais entre dans l'arène ; et voyez en même temps comme il connaît toutes les faiblesses de l'esprit humain.

« Je sais bien, reprend-il, que la reconnaissance des « malades est presque toujours en proportion des « tourments qu'on leur a fait endurer quand ils n'en « ont pas été les funestes victimes ; mais je n'en « éprouve que plus d'indignation pour tous les traite- « ments barbares qu'on prodigue ainsi à ces malheu- « reux ; je laisse à d'autres l'exploitation de leurs « maux et le lucre qu'ils peuvent en tirer. »

Ce qui inspire Broussais, ce qui l'anime, ce qui le passionne, c'est la vérité, ou du moins ce qu'il croit être la vérité, et le désir de la faire prévaloir. Ce qui séduit et élève son âme, c'est le *debellare superbos*. Il n'adoucira pas sa critique, il ne l'affaiblira pas par des éloges menteurs accordés à de prétendues célébrités ; « et c'est précisément, dit-il, à cause de leur ton d'ar- « rogance qu'il les fera apprécier à leur juste valeur. « Que si on ne lui rend pas justice pour le moment, « l'histoire, plus équitable, les mettra un jour à leur « place, et applaudira à sa résolution. »

Voilà comment Broussais entendait la polémique médicale : vive, ardente, audacieuse, sans ménagements, sans faiblesse, mais inspirée par la seule passion de faire triompher la vérité. « Et où en serait la science, « s'écriait-il, si le contrôle n'était pas ouvert à tous

« les esprits ; si la polémique ne venait point résumer « la médecine, comme elle résume toutes les grandes « questions de notre époque[1] ? »

[1] M. Fée, que je veux encore citer ici, a fait un tableau assez fidèle de cette polémique ardente soutenue par Broussais. Après l'avoir montré comme orateur, il le cite comme journaliste. « Un organe périodique était devenu nécessaire à Broussais, dit-il, il fonda les *Annales de la médecine physiologique*. Broussais y développa un grand talent d'écrivain, se montrant redoutable dans ses arguments, prompt dans ses répliques, habile dans la dialectique, toujours abondant, vigoureux, clair, facile, méthodique, et souvent très-brillant ; de tous les ouvrages qu'il publia, son journal est peut-être le plus étonnant. Pendant treize ans consécutifs, sans relâche comme sans fatigue, il y répondit à des adversaires qui se succédaient aussitôt qu'ils étaient vaincus ou découragés; c'était donc toujours contre des hommes nouveaux, préparés de longue main à la polémique, qu'il avait à lutter. Parmi ses adversaires aucun ne l'attaqua avec plus de verve et de talent qu'un jeune médecin, nommé Miquel, alors rédacteur en chef de la *Gazette de santé*. Dans ses *Lettres adressées à un médecin de province*, Miquel se montra très-spirituel, très-instruit et très-incisif. On a de lui une poème intitulé : *La Médecine vengée ;* il a publié les biographies de Bichat et de Parmentier. Ces deux Éloges ont été couronnés.

Plus sévère que M. Fée, M. Peisse a tracé de main de maître un tout autre tableau des luttes soutenues par Broussais : il voit en lui un puissant agitateur et non un réformateur, un chef d'insurrection dans la science et non un organisateur, très-fort en effet dans la critique; il faillit en grande partie à sa tâche dans la construction. Comme professeur, ajoute M. Peisse ; il eût été fort médiocre, s'il n'avait possédé la qualité essentielle de l'orateur, recommandée par Cicéron, l'action. Son éloquence était lourde, embarrassée, confuse et triviale, il débitait péniblement ce qu'il savait le mieux, et cependant ses leçons ont attiré, captivé, enthousiasmé, exalté la jeunesse, par quel moyen ? par un seul, mais infaillible, la passion ; personne n'a mieux accentué une parole de dédain, fait vibrer un sarcasme, et dardé une invective; il y avait dans le rhythme et le timbre de sa voix une puissance d'expression indicible, un feu intérieur animait et colorait toutes ses paroles ; mais quand ce feu n'a plus rien eu à dévorer, Broussais a perdu toute sa force.

J'ai dit tout à l'heure que Broussais, même au milieu de ses plus grands écarts, s'est montré grand observateur. On s'est avisé, depuis quelque temps, de lui contester cette qualité ; on a dit de lui qu'il avait méconnu l'importance des détails dans l'exposition des faits, et qu'il ignorait l'art d'en déduire les conclusions pratiques.

Ceux qui lui ont fait ce reproche ont montré qu'ils n'avaient ni lu ses ouvrages avec quelque attention, ni connu les incidents de sa carrière scientifique.

Qu'on lise son *Examen des doctrines médicales*, et on verra au contraire avec quelle force, avec quelle hauteur de pensée il s'élève contre ceux qui professent qu'on doit négliger les détails dans la prescription des maladies; contre ces prétendus génies qui se disent guidés par les vues les plus larges, et qui, pleins de la majesté de leur sujet, ne peuvent consentir à descendre dans les particularités; qui se bornent à dessiner à grands traits les caractères généraux des maladies, laissant aux esprits du second ordre le perfectionnement des détails. « Ceux qui tiennent ce langage, « s'écriait Broussais, sont de fiers théoriciens; d'au- « tres s'empressent de les imiter. Moi, je n'y trouve « qu'un vain écho, et j'affirme que cet écho cessera de « se faire entendre quand les médecins chercheront « à vérifier les faits, non dans les livres, mais au lit « des malades. »

Mais que voulait enfin Broussais? Quel but se proposait-il en soutenant ainsi, envers et contre tous, cette guerre à outrance, cette grande polémique médicale? Était-ce, comme il le répétait si souvent, afin

de terrasser l'*ontologie médicale?* C'eût été s'arrêter en chemin; le but que se proposait avant tout Broussais, c'était d'établir un nouveau *système* en médecine, une *théorie* générale que lui et ses partisans désignaient sous le nom de théorie de l'*irritation.*

Cette théorie, est parfaitement connue. On sait qu'elle n'est, au fond, qu'un prétendu *rationalisme* systématisé, correspondant de tout point au *méthodisme* des anciens. On sait que Broussais, reprenant, sous une forme qu'il croyait nouvelle, le *dualisme* pathologique professé dans l'antiquité par Thémison (de Laodicée), Thessalus (de Tralles), et Soranus (d'Éphèse); et, dans les temps modernes, par Sylvius, Hecquet, Fréd. Hoffmann et Brown; que Broussais, dis-je, était venu de nouveau dichotomiser, pour ainsi dire, toute la pathologie. Je ne chercherai donc point à démontrer le peu de fondement de cette théorie.

Reproduite d'âge en âge, et fondée sur de pures hypothèses, elle n'a jamais varié que par les proportions diverses attribuées à ses deux termes; de sorte que, tout en restant la même, elle a pu être pour tel praticien le contre-pied de ce qu'elle avait été pour tel autre. Qui ne sait, par exemple, que si, d'après Brown, 97 malades sur 100 sont *asthéniques*, pour Broussais la proportion est diamétralement opposée? De telle sorte que, suivant le premier, c'est aux *toniques* qu'il faut toujours avoir recours; tandis que, suivant le second, c'est aux *débilitants* qu'il faut donner la préférence, sous peine d'être incendiaire.

Voilà où conduisent les théories [1].

Et sur quoi se fondait Broussais pour raisonner ainsi? Sur de prétendues conditions *organiques* qu'il n'avait jamais vues et que personne n'aurait pu voir, qu'il décrivait avec complaisance, auxquelles il revenait sans cesse, qu'il invoquait à chaque instant et qui étaient de pures abstractions, constituant ainsi l'*ontologie* la plus flagrante : c'était tantôt une *accélération* ou un *ralentissement* des mouvements moléculaires; tantôt une *condensation* ou un *relâchement* de trois ordres de fibres! D'où l'irritation, la subirritation, l'abirritation, et enfin la fameuse *gastro-entérite*, dernier mot de cette doctrine dite physiologique.

Ce système, je le répète, était une pure conception de son esprit, un être de raison; il voulait y attacher sa gloire, mais la gloire lui est venue d'autre part, et par là j'entends de l'*impulsion toute pratique* qu'il a donnée aux recherches de la nouvelle génération médicale, et en vertu de laquelle il nous a

[1] J'aurais dû dire les mauvaises théories, les théories incomplètes; car une bonne théorie, dans la science, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Assez de personnes crient aujourd'hui contre les théories, comme elles crient contre les idées; ces esprits bornés se condamneraient volontiers à n'avoir plus d'idées, dans la crainte d'avoir des idées préconçues. Suivant eux, il faut bannir toute espèce de raisonnement; la science ne se composerait que de faits particuliers bien observés; ils ne veulent ni rapprochement, ni liaisons systématiques; eh bien! on ne saurait trop le répéter : pas de théorie, pas de science; sans doute nous ne pouvons encore aspirer à une théorie générale en médecine, mais nous avons quelques théories partielles; il faut les approfondir, il faut s'efforcer de les rallier à d'autres, et alors nous ferons véritablement de la science; mais j'aurai encore occasion de revenir sur cette question.

tous ramenés à l'étude des *lésions organiques*, à la recherche du *diagnostic local*, et à la véritable *interprétation des symptômes*.

C'est en cela, je le répète, que Broussais s'est montré digne de sa haute renommée ; c'est en cela qu'il a rendu d'immenses services à la science; sans doute cette voie avait déjà été tracée : Morgagni, Bichat, Pinel, Prost y étaient entrés avant lui, mais avec une sorte d'hésitation, incertains et regardant toujours en arrière. Broussais, au contraire, proclame hautement qu'on ne saura rien en médecine tant qu'on ignorera le grand art d'*explorer* les organes et d'*interpréter* les symptômes, et c'est vers ce double but, qu'usant de sa force, pour ne pas dire de sa violence, il a poussé, ou plutôt précipité les esprits ; c'est en ce sens qu'il est resté le promoteur de tous les progrès accomplis de nos jours en médecine; c'est à lui qu'il faut en rapporter l'honneur.

Explorer les organes, *interpréter* les symptômes, voilà, je le répète, ce qu'il a enseigné aux nouvelles générations, et c'est ce qui lui méritera une reconnaissance éternelle : sa gloire, comme *théoricien*, a été brillante sans doute, mais tumultueuse et passagère; comme *clinicien*, sa gloire grandira à mesure que la science fera de nouveaux progrès; son système n'a pu avoir qu'une existence éphémère; son impulsion clinique porte encore aujourd'hui ses fruits, et ici il n'a eu qu'un rival avec lequel je vais le mettre un moment en parallèle.

J'ai dit, en commençant cet Éloge, que la Bretagne était la patrie commune de Broussais et de Laënnec;

or il est arrivé que ces deux hommes d'élite, ces deux génies se sont rencontrés dans le chemin de la science, on pourrait même dire qu'ils s'y sont heurtés.

Ils étaient nés à neuf ans de distance l'un de l'autre; Broussais était l'aîné; leur enfance s'était écoulée à peu près de la même manière : Broussais sous les yeux de son père, qui était médecin; Laënnec chez un oncle, qui était également médecin; tous les deux font d'excellentes études, mais déjà dans des directions différentes : Broussais étudie avec une sorte de prédilection les classiques latins, et il orne sa mémoire des plus beaux passages des poëtes et des prosateurs; mais il ne va pas au delà; Laënnec étudie le grec et le latin en philologue, en savant, et dans l'intérêt des sciences qu'il cultivera plus tard, c'est-à-dire pour remonter aux originaux, pour consulter les textes les plus purs et s'initier enfin à tous les trésors de l'antiquité médicale.

Broussais et Laënnec viennent ensuite à Paris après avoir fait une courte campagne, l'un contre les Vendéens, l'autre contre les Chouans. Mais leur vie va être toute différente : Laënnec ne quitte plus les écoles, il passe des bibliothèques aux amphithéâtres; Broussais, d'un caractère plus aventureux, va suivre nos armées des bords du Danube aux colonnes d'Hercule, et ne revient dans nos écoles qu'à la chute de l'Empire.

Pendant cette vie militaire, il avait imaginé tout un système médical; peu soucieux de ce qu'on avait fait avant lui, il croyait que tout était à refaire; il lève un drapeau, et sur ce drapeau il écrit : *Ab imis instauranda scientia !*

Laënnec, au contraire, avait longtemps vécu avec les anciens; loin d'être exclusif, il avait demandé aux théories *humorales* ce qu'on peut leur emprunter; il croyait aux altérations des *solides;* mais en même temps il admettait cette *force vitale* qui imprime les mouvements et dont avait parlé Hippocrate.

Broussais, esprit ardent, belliqueux, s'était fait bientôt chef de parti; bon gré malgré, il avait rangé tous les faits sous les lois de sa dichotomie pathologique.

Laënnec, esprit froid, positif, contenu, n'avait point voulu aller au delà de quelques groupes de faits bien observés; une saine et profonde érudition lui avait montré la vanité des théories générales qu'on retrouve d'âge en âge dans l'histoire de la médecine; s'il inclinait vers un système, c'était plutôt en faveur du Stahlianisme. Broussais était resté vitaliste en pathologie, mais nous le verrons bientôt entreprendre de matérialiser jusqu'à l'âme, ou le principe des facultés intellectuelles.

Telles étaient les doctrines dont étaient imbus ces deux grands maîtres; rien, comme on le voit, n'aurait pu les concilier; mais, il faut le dire, ils se sont mal jugés, ils ont été injustes l'un à l'égard de l'autre.

Broussais n'a voulu voir, dans *le Traité de l'Auscultation*, qu'un sombre et triste roman, qu'un amas fastidieux de faits indigestes ou de curiosités inutiles. De son côté, Laënnec a méconnu le vrai mérite de Broussais; il n'a vu en lui que le théoricien exclusif et jamais le grand praticien.

Laënnec trouvait que Broussais et lui cultivaient

des sciences toutes différentes, sinon dans leur but, du moins dans leur objet immédiat : il se félicitait de s'être uniquement attaché à constater la valeur de quelques *signes* purement physiques, et d'avoir négligé les symptômes; Broussais, au contraire, se faisait gloire d'avoir cherché de préférence à interpréter les *symptômes;* et c'est là peut-être, dans ce débat, ce qui lui donne la supériorité sur son illustre rival.

De quel côté, en effet, se trouve, après tout, la maladie? est-ce, comme le voulait Laënnec, dans les lésions matérielles, ou bien, comme le prétendait Broussais, dans la succession des symptômes?

S'il fallait opter, le choix ne serait pas douteux; Broussais du moins s'attaque à la vie, à l'exercice même des fonctions; tandis que Laënnec, s'attachant à la matière, ou plutôt au cadavre, se jette dans un aveugle fatalisme et justifie cette pensée d'Asclépiade, que la médecine ainsi comprise est une stérile méditation de la mort; Broussais veut, avant tout, qu'on arrête le mal; il demande qu'on lui forme un tableau aussi vrai qu'*animé* des malheureux livrés aux angoisses de la douleur : « Débrouillez-moi, s'écriait-il, « débrouillez-moi, par une savante analyse, les cris « souvent confus des organes souffrants; faites-moi « connaître leurs influences réciproques, dirigez ha- « bilement mon attention vers le douloureux mobile « du désordre universel qui frappe mes sens, afin que « j'aille y porter le baume consolateur qui doit termi- « ner cette scène déchirante, et alors j'avouerai que « vous êtes un homme de génie. »

Admirables paroles qui montrent en quoi le génie

de Broussais différait de celui de Laënnec. Mais, nous l'avons déjà dit, des deux côtés il y avait prévention; ces deux hommes étaient nés pour se compléter l'un par l'autre; ils ne l'ont pas voulu; l'un était impatient du joug, désireux de la gloire, et il a voulu la chercher dans un système conçu *à priori;* l'autre, plus modeste, a cherché la sienne dans un nouveau mode d'observation, et cette gloire, non plus, ne lui a pas fait défaut.

Mais je reviens à Broussais et à ses travaux.

Broussais croyait avoir terrassé ce qu'il appelait l'*ontologie* en médecine; au fond c'était l'*animisme* de Stahl qu'il avait ainsi attaqué, non pour y substituer un organicisme pur, mais les propriétés vitales imaginées par Bichat. Jusque-là il n'avait point eu à s'occuper du principe des facultés intellectuelles.

Je vais dire comment il y a été conduit. Vers la fin de la Restauration, des hommes d'un incomparable talent, écrivains du premier ordre, habiles surtout dans l'art de manier la parole, avaient établi une nouvelle école en philosophie; ils avaient su se concilier la faveur de la jeunesse; car, eux aussi, se posaient comme des réformateurs. En 1828, c'est-à-dire à l'époque où Broussais s'avisa de les attaquer dans son *Traité de l'irritation et de la folie*, les philosophes dont je parle étaient à l'apogée de leurs succès : assez heureux pour avoir eu à supporter quelques persécutions sous le gouvernement de la Restauration, une réaction libérale les avait ramenés triomphants dans leurs chaires, et les élèves les avaient salués par de longs applaudissements.

Qui de nous ne se rappelle l'enthousiasme de cette

studieuse et libérale jeunesse de la Restauration? Avec quelle ardeur elle courait entendre ces nouveaux docteurs en Sorbonne, séduite qu'elle était par la beauté de leur parole et la grandeur de leur enseignement!

Cette nouvelle philosophie prétendait avoir fait justice des doctrines sensualistes du dix-huitième siècle; elle procédait, disait-elle, de Platon et de Descartes; son cadre était immense, elle venait de nouveau soulever ces hautes et brûlantes questions qui sont aussi vieilles que l'humanité et que la science croit toujours récentes.

Y a-t-il ou non une intelligence au sein de ce vaste univers? Que si ce *dieu* existe, est-il distinct et agissant, ou plongé dans un repos éternel? Est-il à la fois le créateur et le suprême ordonnateur des mondes?

Et ensuite qu'est-ce que l'*âme* humaine? Est-elle ou non distincte de l'organisation? Est-elle immortelle et responsable? Quelle est la destinée de l'homme? Qu'est-ce que le libre arbitre, la volonté, la conscience?

Telles étaient les questions reprises par ces philosophes; telle était la sainte et noble mission qu'ils s'étaient imposée : appeler la jeunesse à la méditation de ces grands problèmes, chercher avec elle le mot de ces redoutables énigmes, de ces énigmes, disait Jouffroy, qui reviennent si souvent, dans le cours de la vie, à l'heure de l'injustice, de la douleur et de la maladie, en présence de la nature et dans l'obscurité des nuits sans sommeil, ne sont-ce point là en effet les questions qui intéressent toute nature humaine, la plus barbare comme la plus civilisée, la plus éclairée comme la plus ignorante?

Mais ce qui suscita de nombreux ennemis à la nouvelle philosophie, ce fut précisément l'étendue de son cadre et la hardiesse de ses questions. Par cela seul, en effet, qu'elle s'attribuait l'étude de la *théodicée* et de la *psychologie*, elle souleva contre elle les clameurs des théologiens et des médecins; elle eut beau faire des concessions, protester de son respect pour l'Église et pour la médecine; elle eut beau sous-diviser la théodicée et la psychologie, dire aux théologiens qu'elle distinguait deux ordres de vérités, les unes *naturelles* et les autres *surnaturelles*, ajoutant que les premières seules étaient de son domaine et qu'elle s'inclinait devant les secondes, les théologiens répondirent à ces philosophes en déclarant qu'ils étaient des *impies*[1]!

D'un autre côté, la nouvelle philosophie eut beau dire aux médecins qu'elle distinguait deux moitiés dans l'histoire de l'intelligence humaine, deux ordres de faits, les uns tombant directement sous les *sens*, les autres accessibles seulement à la *conscience*, et qu'elle ne se réservait que ceux-ci, les premiers appartenant à la physiologie, les médecins répondirent à ces philosophes par l'organe de Broussais, en déclarant qu'ils étaient des rêveurs ou plutôt *des malades*[2].

[1] Les théologiens aujourd'hui ne sont plus aussi sévères à l'égard des philosophes de la nouvelle école, ils ne les appellent plus des impies, ils les appellent de nobles esprits et ils les félicitent d'avoir relevé l'étendard du spiritualisme; c'est qu'aussi ils se trouvent en face de quelques hommes intrépides qui contrôlent par la science ce qui ne relevait que de la tradition et de l'autorité.

[2] Ce n'était pas tout à fait sans raison que les physiologistes se plaignaient d'un semblable partage dans leurs études; il y avait bien deux

Et quant à leur prétendue moitié de psychologie, Broussais en niait complétement l'existence, par la raison toute simple, disait-il, que l'âme humaine est une pure entité, placée par les psychologues sur la

ordres de faits, mais au fond il n'y avait pas là deux sciences distinctes; les limites posées ainsi par les philosophes étaient fictives; comment en effet aurait-on été fondé à dire aux physiologistes : vous étudierez les impressions faites par les objets extérieurs sur les sens, vous suivrez les sensations le long des cordons nerveux, vous chercherez dans le cerveau le lieu où aboutissent ces sensations, mais vous vous arrêterez là, car votre domaine ne va pas plus loin; ici une science nouvelle commence; vous êtes incompétent pour tout ce qui concerne la perception de ces sensations, leur comparaison, etc.; ceci n'est pas de la physiologie, c'est de la psychologie; et de même pour les faits relatifs aux mouvements, bon nombre de ces mouvements sont suscités par la volonté; or la volonté n'est pas non plus de votre compétence, elle aussi appartient à la psychologie, mais quand il s'agit des mouvements considérés en eux-mêmes votre science rentre dans ses droits, et c'est à vous qu'il appartient de rechercher dans le cerveau, ou mieux dans l'axe cérébro-spinal, d'où part cet influx nerveux qui, courant le long des nerfs, va solliciter tel ou tel muscle à se contracter.

Tout cela, je le répète, était fictif, tout cela était arbitraire et de part et d'autre il y avait exagération; si en effet les psychologues ne pouvaient être admis à exclure ainsi les physiologistes de toute étude dans l'ordre des faits de conscience, les physiologistes tombaient de leur côté dans un excès contraire quand ils voulaient interdire aux philosophes jusqu'à l'étude de l'homme moral; et surtout lorsqu'à l'exemple de Broussais, ils soutenaient que leurs raisonnements n'étaient que des hallucinations.

Cette dissidence du reste entre les purs psychologues et les physiologistes paraît avoir existé de tout temps.

Socrate, dans le Théétète, veut qu'on éloigne les profanes, j'entends par là, dit-il, ceux qui ne croient pas qu'il existe autre chose que ce qu'ils peuvent saisir à pleines mains, qui nient et les actes de l'esprit et les générations des choses et tout ce qui est invisible.

— Tu parles là, Socrate, reprend Théétète, d'une espèce d'hommes durs et intraitables......

Il y avait donc au temps de Socrate des philosophes de la trempe

glande pinéale ou sur le pont de Varole. Et ne savez-vous pas, ajoutait-il, que toutes les facultés intellectuelles sont attachées à l'encéphale, qu'elles naissent, s'altèrent, s'amoindrissent et se détruisent avec ce grand instrument matériel? Ne voyez-vous pas, reprenait-il, que ces facultés sont graduées, fractionnées,

de Broussais, c'est-à-dire durs et intraitables; il serait cependant facile de citer, parmi les physiologistes de l'antiquité, des penseurs qui, tout en tenant compte des faits qui tombent sous les sens, n'ont jamais entendu nier les actes de l'esprit et les générations des choses.

Ainsi Galien, tout grand organicien qu'il était, admettait parfaitement les faits de conscience, j'entends par là, disait-il, les fonctions propres de l'âme; λέγω δ'ἰδίας ἐνεργείας; et telle que pour les accomplir elle n'ait besoin d'aucune autre partie (organique) ἃς δι' οὐδενὸς ἄλλου μορίου ποιεῖται καὶ καθάπερ δι' ὀργάνου.

Il est clair, ajoute-t-il, que si l'âme voit et entend, ce ne peut être qu'à l'aide des yeux et des oreilles; κατὰ μὲν γὰρ ἀληθῆ λόγον καὶ βλέπειν αὐτο τοῦτο καὶ ἀκούειν ὑποληπτέον, ἀλλὰ δι' ὀφθαλμῶν μὲν βλέπειν, δι' ὤτων δὲ ἀκούειν; mais, poursuit Galien, pour que l'âme conçoive et se ressouvienne; pour qu'elle juge et se détermine, il n'est besoin ni d'yeux, ni d'oreilles, ni de langue, ni de quelque organe que ce soit; ἐννοεῖν μέντοι καὶ μεμνῆσθαι καὶ λογίζεσθαι καὶ προαιρεῖσαι, μήτ' ὀφθαλμοῖς ἔτι, μήτ' ὠσὶ μήτε γλώττῃ, μήτ' ἄλλῳ τινι προσχρώμενον. (*De Locis affectis.*)

Les physiologistes, de nos jours, n'ont pas été moins conciliants; tout en admettant, en effet, que les notions du monde extérieur ne peuvent nous arriver que par les sens, et sans pour cela reconnaître deux sciences distinctes, ils ont fait une large part aux actes de conscience; ainsi Muller a parfaitement distingué ce qu'il appelle la mécanique cérébrale des actes intellectuels proprement dits; sous le nom de mécanique du cerveau, il n'a voulu parler que des faits de sensibilité et de motilité, de sensations et de mouvements; cherchant si dans le cerveau il n'y a pas des points de départ distincts pour la motilité, et des points d'arrivée, des aboutissants pour la sensibilité; belles questions qui sont aujourd'hui en voie de progrès; mais Muller s'est bien gardé de donner les actes de la pensée elle-même, comme n'étant aussi que des mouvements.

inégales, variables, comme les organes qui les accomplissent? donc elles ne peuvent dépendre d'un tout indivisible, identique et toujours *sibi constans*. Il y a plus, ajoutait Broussais, suspendez pour un moment l'action des agents extérieurs sur l'homme, et vous anéantirez toute action nerveuse; vous ferez disparaître avec la vie ce qu'il vous plaît d'appeler pompeusement la seule partie noble et sublime de notre être, l'esprit, l'âme, l'immatériel!

Voilà quelles étaient les principales objections de Broussais, celles qu'il regardait comme décisives et triomphantes.

Mais à cela les philosophes répondaient :

Que personne aujourd'hui parmi eux ne songe à placer l'âme humaine sur la glande pinéale ou sur le pont de Varole; Descartes, disaient-ils, a pu se laisser aller un moment à ces absurdes suppositions, mais elles sont coutumières à vos anatomistes; ces localisations de l'âme appartiennent aux Lancisi, aux Lapeyronie, aux Willis, aux Vieussens, aux Sœmmerring et à tous leurs élèves.

Et quant à ce qui concerne le développement et le dépérissement simultané des facultés de l'intelligence et du cerveau, c'est la vieille et banale objection de tous les matérialistes depuis Épicure et Lucrèce jusqu'à Laméthrie et d'Holbach, c'est le :

> Gigni pariter cum corpore et una
> Pariterque senescere mentem.

Erreur commune à tous ceux qui n'ont point su analyser l'entendement humain; ce n'est pas le *moi*

en effet, ce n'est pas l'esprit indivisible de sa nature qui tombe ainsi en ruines avec le corps; ce sont vos facultés secondaires, c'est la sensibilité avec tous ses modes, la sensibilité auditive, olfactive et visuelle; c'est la mémoire, ce sont les passions; mais tout cela n'est pas le *moi;* les passions agitent le *moi*, elles l'entravent, elles l'aveuglent, mais elles ne le constituent pas. L'intelligence elle-même ne doit pas être confondue avec le *moi;* elle l'éclaire, elle le guide; mais le *moi* en est tellement distinct qu'il a la conscience de toutes ses incertitudes et de toutes ses faiblesses; il sent parfois que ce flambeau va s'éteindre, ou qu'il va l'entraîner dans les abîmes de la démence!

Voilà ce que répondaient les psychologues; mais Broussais se gardait bien de les suivre sur ce terrain; il se retranchait dans les doctrines de Locke, de Condillac et de Cabanis, et n'admettait aucune de ces distinctions, qu'il traitait de subtilités; sa philosophie était celle du dix-huitième siècle, et il n'en voulait pas sortir[1].

Cette philosophie, après tout, dont il avait si auda-

[1] Je ne sais jusqu'à quel point Broussais avait fait de ces trois philosophes l'objet de ses études; c'était plutôt de lui-même et par une pente toute naturelle de son esprit qu'il avait adopté leurs opinions, et comme physiologiste, c'était avec Cabanis qu'il avait le plus d'analogie.

Broussais avait peu d'érudition même en médecine; quant à l'histoire de la philosophie, il l'ignorait à peu près complétement; il savait en gros seulement que Locke, le premier dans les temps modernes, était revenu à ce vieil axiome que rien ne peut arriver dans l'entendement qui n'ait passé par les sens. Locke a été, en effet, le chef de cette école qui, plus tard, a voulu se donner comme française, comme si Descartes et Malebranche n'avaient pas existé. Locke, du reste, devait plaire à Broussais; car il prenait son point de départ

cieusement relevé l'étendard, avait rendu d'insignes services à l'humanité ; ce n'était point, il est vrai, par sa métaphysique qu'elle avait brillé, ce n'était point non plus par sa critique des différents systèmes : c'était par ses admirables principes de tolérance et de liberté. Telle était la grande et noble cause qu'elle avait servie ; elle était venue dans le monde assurer

dans un fait tout organique, l'impression première exercée sur un des sens; il est vrai qu'il avait conservé à l'âme son principe d'activité, qu'il lui avait laissé ses propres facultés, mais cette activité ne pouvait s'exercer qu'en vertu de modifications organiques.

Mais ce n'est pas tout, non-seulement Locke s'est attaché à combattre l'innéité des idées, mais il a été jusqu'à nier l'innéité des principes absolus et jusqu'à l'aptitude à concevoir certaines vérités; déjà, du reste, de son temps on lui objectait qu'il est des maximes invinciblement et universellement adoptées dès qu'elles sont connues et que par conséquent il y a quelque chose d'antérieur dans l'esprit humain, quelque chose qui permet à l'esprit de *reconnaître.*

Quant à Condillac, il était en progrès pour Broussais, car dans son système tout dérive de la sensation, tout : principes, idées, propriétés et facultés, ce qui ne l'empêche pas, dans ses analyses, de faire intervenir un élément nouveau qu'il désigne sous le nom de conscience.

Mais c'est Cabanis qui est ici vraiment le maître de Broussais, car pour lui, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers, de sorte que le titre même de son livre est un non-sens; et comme tout est simple dans son système, comme tout paraît s'expliquer avec facilité! La *vie*, dit-il, n'est qu'une suite de mouvements; les opérations de l'*âme* ou de l'esprit résultent aussi de mouvements exécutés par l'organe cérébral, etc., etc.

Cabanis est donc encore plus exclusif que Condillac, celui-ci du moins accordait dans ses explications un rôle à l'intellect, il le faisait intervenir; Cabanis ne voit plus que de la matière en mouvement dans l'acte de la pensée, mouvements il est vrai que personne n'a jamais vus et ne verra jamais, mais qui suivant lui n'en existent pas moins.

Cabanis, toutefois, avait fini par modifier toutes ses idées, et nous aurons à comparer sa dernière profession de foi avec celle de Broussais.

les droits de la raison, et elle avait amené la rénovation de peuples couverts de la rouille de tous les préjugés ; elle avait proclamé, à la face des rois, les éternels principes d'égalité et d'humanité qui aujourd'hui font le tour du monde et qui vont enfin entrer dans le code de toutes les nations, après avoir si longtemps gouverné les intelligences, les habitudes et les mœurs.

Jusqu'ici Broussais n'était point sorti de son rôle d'opposant; partout où il avait cru entrevoir des fauteurs d'ontologie, il s'était mis en mesure de les attaquer; mais sa position allait changer.

La révolution de 1830 avait amené enfin la réparation de grandes injustices : les professeurs qui avaient été exclus de la Faculté par une sorte de coup d'État en 1823, furent réintégrés dans leurs chaires; on fit plus : une nouvelle chaire fut instituée, celle de *Pathologie et de Thérapeutique générales*, et cette chaire fut confiée à Broussais.

Si on avait voulu créer un enseignement pour un grand théoricien, on n'aurait pas mieux choisi; c'est, en effet, dans le programme de la pathologie générale qu'on peut aborder toutes les théories, tous les systèmes, en déterminer les bases, en sonder les profondeurs. Broussais devait donc se trouver parfaitement à son aise dans ce nouvel enseignement : tout semblait réuni pour lui assurer de nouveaux succès : il avait pour lui l'autorité d'un grand nom, les plus glorieux antécédents, un vaste amphithéâtre, un auditoire favorablement disposé; et, cependant, chose étrange ! son amphithéâtre finit par devenir presque désert, et il ne trouva plus que solitude autour de lui !

Comment expliquer ce triste abandon? D'où vient que sa voix semblait avoir perdu tout son prestige? que cette tête expressive et passionnée qui, en d'autres temps, avait soulevé tant d'orages, n'excitait plus d'agitation? C'est qu'il avait accompli sa mission d'agitateur, c'est qu'il n'y avait plus d'opposition à faire; tous les obstacles étaient tombés, et c'était ce qu'il ne comprenait pas : aussi son désappointement fut cruel, quand, au lieu de cette foule qui, en d'autres temps, suivait ses pas et envahissait son amphithéâtre, il voyait, à son arrivée, les bancs se dégarnir peu à peu des auditeurs attirés par celui qui l'avait précédé dans sa chaire; et sa douleur n'était pas moins vive lorsque, vers la fin de ses leçons, il voyait des flots d'auditeurs descendre de nouveau pour entendre celui qui allait lui succéder. Le chagrin qu'il en éprouvait se trahissait sur sa belle figure, et cependant, disons-le, il aurait dû plutôt en ressentir un noble orgueil et en conclure qu'il était temps de se reposer dans sa gloire.

Il aurait pu se dire, en effet, et à bon droit, que ce grand concours d'élèves à la Faculté, c'était lui, après tout, qui l'avait appelé; que si l'enseignement de ses collègues avait quelque éclat, c'était à lui, Broussais, qu'ils le devaient; car ils n'avaient fait que suivre, à leur insu, pour la plupart, l'impulsion qu'il leur avait donnée; tous, en ce sens, étaient ses élèves et leur triomphe était à lui [1] !

Mais Broussais n'aurait pu s'accommoder de cette nouvelle position; il voulait à tout prix ressaisir cette

[1] Le succès dans l'enseignement n'est durable que quand il y a véritable enseignement; or Broussais n'avait pas dispensé ce véritable

popularité qui semblait lui échapper : il n'était point né, d'ailleurs, pour un paisible enseignement, il n'aurait jamais voulu consentir à se répéter, comme tant d'autres, d'année en année ; il lui fallait de brûlantes controverses, des luttes, des émotions poignantes, et c'était là ce qu'il ne pouvait espérer dans l'enseignement officiel de la pathologie générale. Là où il n'y a plus de résistance, il n'y a plus de luttes; dans cet état de choses, il résolut de laisser là son programme et d'inaugurer un enseignement auquel il avait préludé dans son livre *de l'Irritation et de la Folie;* je veux parler de la *localisation* des facultés intellectuelles.

A plus d'un titre Broussais pouvait aborder ce sujet. Les philosophes eux-mêmes, rendant justice à ses grandes qualités, l'avaient accepté dans leurs rangs, sans répudier pour cela leurs doctrines, et sans lui demander l'abandon des siennes. Sur le rapport de M. Cousin, son généreux adversaire, Broussais venait d'être nommé membre de l'Académie des *sciences morales et politiques;* il y occupait le fauteuil de Cabanis et y continuait ses doctrines.

Mais, je viens de le dire, ce n'était point à une retraite qu'il aspirait; comblé d'honneurs et de distinc-

enseignement qui consiste bien plus à exposer l'état contemporain de la science, qu'à lutter pour faire prévaloir de nouvelles idées. M. Peisse a été peut-être un peu sévère; mais il faut reconnaître avec lui que Broussais n'a jamais été un véritable professeur, pas plus au Val-de-Grâce qu'à la Faculté ; que sa forme était presque toujours l'antipode de la méthode didactique, que le plus souvent il disputait, il querellait, déclamait, raillait ou fulminait, mais n'enseignait pas ; que c'était enfin un orateur populaire, un tribun, un polémiste, et non un maître qui expose, explique et démontre.

tions, il voulait de nouveau agiter les esprits, et, désespérant d'y parvenir autrement, il se jeta dans une science qu'en d'autres temps lui-même il avait attaquée, c'est-à-dire dans la *Phrénologie*.

Cette prétendue doctrine n'était rien moins qu'une nouveauté. En 1807, dans les plus beaux temps de l'Empire, Paris avait vu arriver dans ses murs un médecin allemand, doué d'une faconde inépuisable et d'une confiance dont rien n'approchait; il s'annonçait comme le fondateur d'une nouvelle physiologie du cerveau, et comme auteur d'ouvrages considérables : c'était le docteur Gall, dont le système préoccupa bientôt tous les esprits.

S'il n'avait eu d'autres prétentions que de démontrer, le scalpel à la main, la pluralité des organes de l'encéphale, et de prouver, par des observations sérieuses, les rapports de chacune de nos facultés avec ces mêmes organes, il n'aurait guère excité que l'attention des savants; mais il se posait dans le monde, comme ayant fait la découverte d'une véritable *carte crâniologique*, étendue au pourtour de la tête de tous les hommes, et telle que chaque penchant, bon ou mauvais, chaque faculté s'y trouve régulièrement distribuée avec ses limites et ses frontières distinctes; d'où il suivait que quiconque connaissait son système n'avait qu'à jeter les yeux sur une tête humaine pour y lire toute une vie de crimes ou de vertus, d'abjection ou de gloire, de bassesses ou de grandeurs.

Il n'en fallut point davantage pour exciter un engouement universel; le nom de Gall devint aussi populaire et son système aussi goûté que l'avait été en

d'autres temps celui de son compatriote Mesmer, à ce point que l'homme de génie qui gouvernait alors la France en conçut, dit-on, lui-même quelque jalousie!

Tel était l'enseignement que Broussais substitua tout à coup à celui de la pathologie générale [1].

[1] J'ai dit ailleurs ce qu'on doit penser de cette pseudo-science qu'on nomme la phrénologie; je me bornerai à reproduire ici les conclusions auxquelles j'étais arrivé, et qui du reste étaient conformes à celles qu'avait déjà formulées un physiologiste dont personne ne contestera l'autorité; je veux parler de J. Muller; ce professeur avait dit, en parlant de la doctrine de Gall, qu'il n'y a pas *un seul fait* qui prouve, même de la manière la plus éloignée, ni qu'elle soit vraie en la considérant sous un point de vue purement général, ni que ses applications spéciales soient exactes.

Quiconque, en effet, se sera livré à l'examen sérieux de cette prétendue doctrine, restera convaincu qu'il n'y a pas un seul fait qui puisse lui servir d'appui; il y a des assertions, il y a des récits, des anecdotes, mais pas une observation proprement dite. Muller est donc parfaitement dans le vrai quand il ajoute que l'organologie de Gall manque absolument de bases expérimentales.

Que si on réunit ce qu'on appelle des faits, c'est-à-dire des observations exactes sur les différentes lésions de l'encéphale, et si on cherche à les grouper en tant qu'ils se rapportent aux quatre grandes régions de l'encéphale : la région frontale, celle des lobes moyens, celle de la portion postérieure et celle du cervelet, c'est à peine si pour les fonctions que j'appellerai mécaniques on peut arriver à quelques résultats positifs; mais pour ce qui est des fonctions de l'intelligence à proprement parler, il est impossible d'aller au delà de cette proposition générale; à savoir, que les hémisphères sont destinés à l'accomplissement de ces fonctions.

Si en effet les expérimentateurs sont arrivés à quelques faits spéciaux, ces faits ne sont relatifs qu'à la mécanique du cerveau, c'est-à-dire à des faits de sensibilité et de motilité; mais rien de semblable n'a été constaté pour les phénomènes de l'intelligence, aptitudes ou facultés, quel que soit le nom qu'on leur donne.

Il est vrai que Gall et ses sectateurs avaient été moins difficiles, ils

Ses leçons attirèrent un grand concours d'élèves et de gens du monde; il put se croire un moment revenu aux premiers jours de sa gloire; le vaste amphithéâtre de la Faculté, naguère si calme et si désert, était encombré d'auditeurs; Broussais avait repris toutes ses allures de tribun; sa voix dominait cette foule bruyante et compacte. C'est qu'aussi il y avait là un puissant attrait pour les jeunes gens : on avait fait courir le bruit que Broussais, dans ce cours de phrénologie, se proposait d'attaquer ouvertement, et avec une hardiesse jusque-là inconnue, les deux grands dogmes de toute société humaine : la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu! On promettait, en son nom, des doctrines dites incendiaires, et le gouvernement, disait-on, interviendrait. Il n'en fallait point davantage pour attirer la foule; les portes de l'amphithéâtre étaient assiégées longtemps avant l'heure de ses leçons, et il s'y passait des scènes tumultueuses qu'il a décrites lui-même avec une sorte d'enivrement.

« A ma première leçon, écrivait-il, afflux immense;

avaient découvert du premier coup une science toute faite, une doctrine complète, un système tout édifié; mais comment avaient-ils procédé? quelles méthodes avaient-ils suivies? Je viens de le dire, ils avaient procédé par voie d'anecdotes et d'assertions; aussi qu'en est-il résulté? qu'un moment ils ont ébloui, engoué la multitude ignorante, qu'ils ont amusé les esprits oisifs; mais aucun de leurs arguments n'a pu résister au contrôle de la science; si on objectait qu'aujourd'hui encore l'organologie de Gall a pour elle quelques sociétés dites savantes, des journaux, des cours, des professeurs destinés à la propager et à la défendre, nous répondrions que ceci ne lui donne pas plus de consistance; les physiologistes dignes de ce nom en ont fait justice depuis longtemps, et tous répètent avec Muller, qu'il faut repousser du sanctuaire de la science ce tissu d'assertions arbitraires qui ne reposent sur aucun fondement réel.

« à la deuxième, pire encore ; à la troisième, bien pire
« encore ; les portes sont brisées comme si elles étaient
« de verre ; plus, rupture de la grille de l'enceinte
« réservée, qui n'est pas de bois, comme celle de mes
« poules, mais de bel et bon fer ; enfin pression telle
« que je risque d'étouffer pour arriver à ma chaire. »

Broussais raconte ensuite comment la police s'en était mêlée, comment son cours fut suspendu, et comment on finit, des deux parts, par transiger, l'autorité, en lui concédant la permission de reprendre ses leçons dans un local loué par les auditeurs, lui en déclarant qu'il croyait en Dieu, non du fond du cœur, comme le commun des hommes, mais comme doit le faire un savant phrénologiste, c'est-à-dire par la partie antérieure de son cerveau !

Quant à l'âme, il se montra plus récalcitrant ; il déclara qu'il ne prenait nullement l'engagement de la protéger contre les inductions de la phrénologie !

C'était en 1836 que Broussais avait voulu ainsi inaugurer l'enseignement de la phrénologie dans nos écoles ; il était encore dans la force de l'âge ; sa constitution athlétique semblait lui promettre de longs jours ; mais déjà il était atteint d'une de ces lésions organiques dont l'origine et les causes sont encore couvertes d'un voile impénétrable. Pour être conséquent avec son système, Broussais les appelait des filles de l'irritation ; mais comme on ne trouve plus même en elles des traces de cette prétendue irritation, il disait que ce sont des filles qui survivent à leur mère. C'était à l'une de ces redoutables désorganisations que lui-même devait succomber

Longtemps il se fit illusion sur le mal qui le minait sourdement; il ne suspendit point ses travaux, il augmenta de près du double son *Traité de l'irritation et de la folie;* en octobre 1838, il lut à l'Académie des sciences morales et politiques un mémoire d'une grande étendue sur le sentiment de l'*individualité*, et un mois après, le 11 novembre, il était mourant.

Il se fit transporter au village de Vitry; les six jours qu'il y passa ne furent qu'une longue agonie.

Buffon a soutenu quelque part, et sans doute pour rassurer les gens du monde, que le passage de la vie à la mort n'est jamais douloureux. Les médecins savent que c'est là une grande erreur : presque toujours la mort est douloureuse, et elle l'est d'autant plus que la constitution offre de la résistance, et que le sujet ne veut pas mourir, et c'est là ce qui arriva à Broussais.

Il eut à soutenir cette terrible lutte pendant de longues heures. Dans la journée du 16 novembre, les douleurs, dit l'un de ses biographes, étaient devenues intolérables; elles lui arrachaient des cris perçants. Vers la onzième heure du soir, il se souleva tout d'un coup sur son séant, ouvrit les bras, qu'il éleva en l'air, en agitant les mains comme pour demander du secours; sa figure avait un air d'effroi et d'horreur difficile à peindre; il se sentait mourir! Une demi-heure après, il rendit un long et dernier soupir.

Sa vie avait été un long combat, et il semble qu'un homme de cette trempe ne devait point se résigner et attendre paisiblement la mort; il semble qu'à ce dernier acte de la vie il devait encore résister, opposer en

quelque sorte la force à la force, et jeter sa poignée de poussière contre cette inexorable et fatale puissance qui l'entraînait au tombeau !

Les funérailles de Broussais furent dignes de sa haute renommée. Le peuple ne s'y trompe pas, il semble reconnaître d'instinct les hommes de génie, mais plutôt encore, il faut le dire, après leur mort que pendant le cours de leur vie ; une foule innombrable suivait son convoi ; les élèves traînaient le char funèbre ; on lui fit traverser les grandes lignes de Paris. A ceux qui demandaient d'où venait ce grand concours de peuple, il suffisait de répondre par un seul mot : *C'est Broussais !*

Le gouvernement rendit hommage lui-même à la mémoire de ce grand réformateur. Le ministre de la guerre écrivit à la veuve de Broussais de nobles paroles : « Votre illustre époux, lui dit-il, laisse parmi « ses collègues un vide immense, et dans l'armée un « souvenir qui ne périra pas ! »

Il me resterait encore à raconter les incidents d'une grande solennité : je veux parler de l'inauguration de la statue de Broussais sur le théâtre même de sa gloire, c'est-à-dire dans l'enceinte du Val-de-Grâce ; j'aurais à dire comment des voix éloquentes se firent entendre pour célébrer une dernière fois cette grande illustration ; mais ceci m'entraînerait trop loin ; et je ne veux point passer sous silence un dernier écrit de Broussais, une page laissée entre les mains de ses amis.

Il a intitulé ces quelques lignes EXPRESSION DE MA FOI.

On a voulu comparer cet écrit à la fameuse lettre de Cabanis à Fauriel; on a dit que c'était un *testament philosophique*, avec cette différence que Broussais était resté fidèle aux principes qu'il avait professés toute sa vie; tandis que Cabanis avait renié toutes ses doctrines.

Le fait est que ni l'un ni l'autre n'ont menti à leurs doctrines; ils ont fini tous les deux par tomber dans un profond scepticisme, ou plutôt dans cet *animisme* qui, de nos jours, a séduit tant de physiologistes de l'autre côté du Rhin.

Cabanis n'a fait que devancer Broussais quand il a dit que le principe de l'intelligence est répandu partout, puisque partout la matière tend à s'organiser en êtres sensibles, quand il a dit que le *mens agitat molem* est une vérité que le seul aspect de l'univers annonce et célèbre.

Broussais n'a pas dit autre chose; il s'est également plu à reconnaître cette force intelligente et coordonnatrice.

Quant à la distinction du *moi* et à sa persistance après la destruction des organes, c'est une question que Broussais avait fini par trouver inabordable, et que Cabanis avait reléguée dans le domaine des probabilités[1].

[1] Il y a un peu plus que de l'animisme dans les suppositions de Cabanis; Cabanis trouve qu'il y a dans le monde extérieur non-seulement de l'intelligence, mais encore de la *volonté;* car, outre cette coordination dans les effets, dit-il, il y a une direction évidente; tout marche vers un but précis avec justesse et avec sûreté.

Il est vrai que notre esprit, ajoute-t-il, ne peut pas aller au delà, il ne

Ici se termine, ce que j'avais à dire sur les écrits de Broussais et sur les incidents de sa vie scientifique. J'ajouterai un dernier mot sur sa personne.

Son caractère était grand et son cœur généreux; il s'est peint lui-même dans plusieurs endroits de ses

saurait dire quelle est la nature de ces causes, ou plutôt de cette cause première dont les effets sont tout à la fois si simples et si savants; mais les poëtes et les théurgistes ont fait preuve d'une excessive impertinence en donnant à cette cause nos propres qualités, c'est-à-dire en la rapetissant et en l'abaissant aux idées et aux passions qui nous agitent.

Quant à la persistance du *moi* après la dissolution des organes, Cabanis, tout en paraissant disposé à l'admettre, reste au fond dans des convictions contraires; il avoue, qu'il lui est impossible d'affirmer que la dissolution des organes entraîne celle du système moral de l'homme, et surtout, ajoute-t-il, de la cause qui nous rend susceptibles de sentir, puisque nous ne la connaissons en aucune manière et que vraisemblablement il nous est interdit de la connaître jamais; mais dans la même page où Cabanis fait cet aveu, il donne une explication telle du système moral que, si on l'adopte, il faut en conclure que tout périt en même temps, organes et intelligence; voici ses paroles: « Tout ce qui compose notre système moral actuel est le *produit* des impressions que nous avons reçues pendant la vie, et ces impressions sont l'ouvrage du jeu des organes! » (Lettre sur les causes premières.) Il est clair que si tout le moral de l'homme résulte du jeu des organes, s'il n'est que le produit de l'exercice de ces organes, il est clair dis-je, que ce système ne saurait persister après dissolution de ces organes; ainsi Cabanis n'a pas été aussi accommodant pour l'intelligence humaine que pour l'intelligence universelle; il a accordé à celle-ci une grande sagesse et des vues parfaitement déterminées, il a reconnu aussi, qu'une intelligence humaine cultivée peut s'élever à une haute sagesse; mais il n'a pas fait résulter la première du jeu des corps qui composent l'univers, tandis qu'il nous donne l'intelligence humaine comme le produit du jeu des organes; eh bien, on va voir qu'il en est à peu près de même de son disciple Broussais; celui-ci ne trouve pas non plus que cette force intelligente qui a tout coordonné dans l'univers soit le produit du jeu des atomes; mais il prétend que les

ouvrages : « Je ne suis point haineux, a-t-il dit, quoi-
« que par instants vif et même un peu colère. »

Tel, en effet, a été Broussais pendant toute sa vie. La haine n'entrait point dans son âme; ce sentiment n'appartient qu'aux médiocrités; Broussais était trop grand

facultés intellectuelles et morales ne sont que des actes d'un cerveau vivant; et ce qui lui a donné cette conviction, c'est qu'une simple compression du cerveau suspend ces mêmes actes; voici, du reste, sa profession de foi en entier. Le manuscrit commence par cet avertissement de la main de Broussais.

Ceci est pour mes amis, mes seuls amis.

DÉVELOPPEMENT DE MON OPINION ET EXPRESSION DE MA FOI.

Je sens comme beaucoup d'autres qu'une intelligence a tout coordonné; je cherche si je puis en conclure qu'elle a tout créé; mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit point la représentation d'une création absolue; je n'en conçois que de relatives, et ce ne sont que des modifications de ce qui existe, dont la seule cause appréciable pour moi est dans les molécules ou atomes, et dans les impondérables qui font varier leurs activités; mais je ne sais ce que c'est que les impondérables, ni en quoi les atomes en diffèrent, parce que le dernier mot sur ces choses n'a été dit ni par les physiciens ni par les chimistes, et que je crains de me représenter des chimères.

Ainsi, sur tous les points, j'avoue n'avoir que des connaissances incomplètes dans mes facultés intellectuelles ou mon intellect, et je reste avec le sentiment d'une intelligence coordonnatrice, que je n'ose appeler créatrice, quoiqu'elle doive l'être *; mais je ne sens pas le besoin de lui adresser un culte extérieur autre que celui d'exercer, par l'observation et le raisonnement, l'intelligence pour l'enrichir de nouveaux faits, et les sentiments supérieurs, parce qu'ils aboutissent au plus grand bien de l'homme forcé de vivre avec ses semblables, c'est-à-dire social. Je crois aussi que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits, sans nuire aux autres hommes, soit dans la même satisfac-

* Ces derniers mots sont ajoutés au-dessus de la ligne et comme par surcharge.

pour conserver de la haine. Vif, il l'était et parfois même bouillant de colère, mais plutôt encore contre les choses que contre les hommes.

Ce n'était point, en effet, contre les personnes qu'il s'emportait, mais bien contre les mauvais systèmes, les

tion, soit dans celle des sentiments supérieurs, et un de mes sentiments me pousse à les seconder de tout mon pouvoir dans cette double satisfaction, parce que j'y trouve le plus doux et le plus pur des plaisirs. J'applique cela aux animaux voisins de nous.

Telle est ma foi, et je ne crois pas pouvoir en changer; car toutes les personnifications anthropomorphiques d'une cause générale pour l'univers, et d'une cause particulière pour l'homme, m'ont toujours inspiré une répugnance invincible que je me suis en vain efforcé de méconnaître et de vaincre pendant longtemps.

Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me la représenter.

Je ne crains pas d'exprimer mon opinion, ni d'exposer ma profession de foi, parce que je suis convaincu qu'elle ne détruira le bonheur de personne. Ceux-là seuls adopteront mes opinions qui étaient organisés pour les avoir, et je n'aurai été qu'une occasion pour eux de les formuler. Les gens nés pour l'anthropomorphisme n'en seront point changés. Les personnes affectueuses et bienveillantes qui trouvent leur bonheur dans cet anthropomorphisme me plaindront; et celles qui sont en même temps dominées par l'anthropomorphisme et la méchanceté m'anathématiseront, pendant que les gens qui sont athées par constitution se moqueront de moi. Tout cela m'est indifférent, parce que je ne suis point haineux, quoique, par instant, vif et même un peu colère; mais plus je vis, plus facilement l'intelligence réprime ces mouvements qu'elle condamne : c'est parce que je l'ai beaucoup exercée à cela.

Avant d'avoir les représentations que j'ai des faits chimiques et physiques sur la causalité accessible, ma répugnance pour l'anthropomorphisme existait déjà, et j'étais aussi déiste que je le suis. On avait beau me dire: « La nature ne peut pas s'être faite elle-même ; donc une puissance intelligente l'a faite. — Je répondais : Oui ; mais je ne puis me faire une idée de cette puissance. » — Dès que je sus par la chirurgie que du pus accumulé à la surface du cerveau détruisait nos fa-

mauvais livres, les réputations fausses et usurpées..., et encore cette colère ne durait pas longtemps.

Ce sont ses élèves qui, trop souvent, se sont montrés intolérants, impatients de toute contradiction; lui, il semblait se confier dans sa force et, comme tous les hommes qui sentent en eux quelque valeur, il s'en remettait au jugement de la postérité.

« Je ne me flatte point, disait-il, d'être pris pour « un génie, mais un jour viendra que je serai jugé « avec plus d'impartialité que je ne puis l'être aujour- « d'hui, et ma mémoire n'en souffrira pas. »

Et Broussais ne s'est point bercé d'une vaine illusion, la postérité n'a point fait défaut à ce légitime pressentiment de son immortalité : la page de sa vie restera comme l'une des plus glorieuses dans l'histoire de la médecine, et l'Académie qui s'est fait un devoir d'appeler dans son sein toutes les illustrations, sans

culiés, et que l'évacuation de ce pus leur permettait de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme des actes d'un cerveau vivant, quoique je ne susse ni ce que c'est qu'un cerveau ni ce que c'est que la vie. Ainsi les études anatomiques, physiques et chimiques, ne m'ont rendu ni plus ni moins croyant , c'est-à-dire capable de me figurer, avec conviction, un Dieu opérant comme un homme multiplié, et une âme faisant mouvoir un homme, parce que cette âme me paraissait un cerveau agissant et rien de plus, sans que je pusse dire comment il agissait.

Beaucoup d'autres hommes sont comme moi ; le sentiment ne suffit donc pas pour prouver les faits extérieurs à toutes les intelligences parce qu'il ne démontre rien que sa propre existence. On l'a en soi, c'est chose sûre, puisqu'on le sent ; mais on ne l'a que pour agir sur l'extérieur, et cet extérieur n'est montré que par l'intelligence d'après les formules des sens. Si l'on croit voir un autre extérieur, on se trompe, on ne peut voir que celui-là. Telle est ma croyance.

acception aucune d'écoles ou de partis, l'Académie a pu s'enorgueillir d'avoir compté dans ses rangs l'homme qui, après avoir été si longtemps le tribun de la science, avait fini par en être le dictateur[1].

[1] Que ce soit seulement (ainsi que le veut M. Peisse) par le retentissement de la mort qu'il faille apprécier l'importance de la vie d'un homme; que la célébrité après la mort puisse seule donner la gloire, que la célébrité pendant la vie ne soit que du bruit ou de la vogue; Broussais n'en restera pas moins célèbre et glorieux. Car la mort n'est pas venue mettre fin à sa célébrité et à sa gloire; sans doute la proportion n'a pas été la même, mais la postérité qui déjà s'est prononcée, ne lui a pas été défavorable.

Aucun nom, en effet, n'a été plus battu du vent des opinions contraires, aucun nom n'a été plus souvent prononcé ici avec des cris d'admiration, là avec l'accent de la colère et du dédain, et cependant la vérité a fini par se faire jour; j'admets, avec M. Peisse, qu'on ne saurait faire aujourd'hui une mention sérieuse des tardives excursions de Broussais dans le domaine de la philosophie, que les amis de sa gloire ont pu s'en attrister; j'admets qu'on a vu naître, grandir et mourir le système médical auquel il avait voulu attacher son nom; mais il ne faut pas dire qu'on a vu disparaître dans la solitude et le silence cette renommée gigantesque; son système s'est écroulé, mais son nom a conservé tout son éclat; c'est que sa gloire ne devait pas seulement reposer sur son système, mais bien sur la nouvelle direction qu'il était venu imprimer aux études médicales; nous avions fait fausse route, il nous a ramenés dans le droit chemin; et on doit lui faire un mérite de ce que M. de Kergaradec lui a reproché, à savoir, d'être venu saper dans leurs fondements l'autorité et la tradition, d'avoir tout soumis, en médecine, à l'examen individuel, au libre examen des observateurs; je dis que par celà même il a heureusement refait la science; son système y a péri; mais sa méthode a survécu, et elle a assuré sa mémoire.

BROUSSAIS A PUBLIÉ :

I. Recherches sur la fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique. *Paris*, an XII, in-8 de 130 pages.

II. Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique, *Paris*, Gabon, 1808, 2 vol. in-8 ; 2e édit., *ibid.*, 1816, 2 vol. in-8; 3e édit., *ibid.*, 1822, 3 vol. in-8; 4e édit., *ibid.*, 1826, 3 vol. in-8; 5e édit. revue et augmentée de notes. *Paris*, Méquignon-Marvis, 1838, 3 vol. in-8.

III. Lettre sur le service de santé intérieure des corps d'armée. *Xérès de la Fontera*, 1811, in-4 de 50 pages.

IV. Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, dans lequel on détermine, par les faits et par le raisonnement, leur influence sur le traitement et sur la terminaison des maladies, etc. *Paris*, Gabon, 1816, in-8. — Le même, 2e édit. *Paris*, Méquignon-Marvis, 1821, 2 vol. in-8. L'ouvrage précédent, refondu dans cette édition, y est embrassé à un point de vue plus général et plus étendu. — Le même, 3e édition augmentée sous ce titre : Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie, précédé de proportions renfermant la substance de la médecine physiologique. *Paris*, J.-B. Baillière, 1829-1834, 4 vol. in-8.

V. Traité de physiologie appliquée à la pathologie. *Paris*, Mlle Delaunay, 1822-1824, 2 vol. in-8; 2e édit. *Paris*, J.-B. Baillière, 1834, 2 vol. in-8.

VI. Le Catéchisme de la médecine physiologique, ou Dialogue entre un savant et un jeune médecin, élève de M. Broussais. *Paris*, Mlle Delaunay, 1824, in-8.

VII. De la Théorie médicale, dite pathologique, ou jugement de l'ouvrage de M. Prus, intitulé : De l'Irritation et de la phlegmasie. *Paris*, Mlle Delaunay, 1826, in-8 de 172 pages.

VIII. L'Irritation considérée sous le rapport physiologique et patholo-

gique (Extrait de l'*Encyclopédie progressive*). *Paris*, Coste, Ponthieu et Cᵉ, in-8 de 64 pages.

IX. De l'Irritation et de la Folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral de l'homme sont établis sur les bases de la médecine physiologique. *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1828, in-8; 2ᵉ édition considérablement augmentée par l'auteur, publiée par Cas. Broussais, son fils. *Paris*, J.-B. Baillière, 1839, 2 vol. in-8.

X. Réponse à une brochure intitulée : Observations sur les attaques dirigées contre le spiritualisme, par M. le docteur Broussais, dans son livre de l'Irritation et de la Folie, par M. le baron Massias. *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1828, in-8 de 44 pages.

XI. Réponse aux critiques de l'ouvrage du docteur Broussais sur l'Irritation et la Folie; 2ᵉ édition (Extrait des *Annales de la médecine physiologique*). *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1829, in-8 de 128 pages.

XII. Quelques mots sur les attaques du livre de l'Irritation, par les Kanto-platoniciens du Globe. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1829, in-8 de 4 pages.

XIII. Commentaires des propositions de pathologie consignées dans l'examen des doctrines médicales. *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1829, 2 vol. in-8.

XIV. Mémoire sur l'influence que les travaux des médecins physiologistes ont exercée sur l'état de la médecine en France, lu le 30 juillet 1832 à l'Académie des sciences de Paris. *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1832, in-8 de 24 pages.

XV. Mémoire sur la philosophie de la médecine, lu à l'Académie des sciences le 8 octobre 1832. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1832, in-8 de 24 pages.

XVI. De la meilleure méthode de philosophie en médecine, et des obstacles qui en retardent les progrès. Dissertation servant de discours préliminaire à la XIᵉ année des *Annales de la médecine physiologique*. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1832, in-8 de 48 pages.

XVII. Le choléra-morbus épidémique observé et traité selon la médecine physiologique. *Paris*, Mˡˡᵉ Delaunay, 1832, 1 vol. in-8 de 211 pages.

Édition authentique des leçons professées par Broussais à l'hôpital de Val-de-Grâce, et recueillies par le sténographe. Ces leçons, réimprimées la même année à Lyon et à Besançon, ont été tra-

duites en espagnol. La traduction est suivie d'une histoire du choléra en Hongrie, en Moldavie, en Gallicie et à Vienne, par le docteur Sophianopulo.

XVIII. Lettre sur le choléra-morbus. *Lyon,* imprimerie de Perrin, 1832, in-8 de 2 pages. Cette lettre est datée de Paris, 12 avril 1832.

XIX. Cours de pathologie et de thérapeutique générales professé à la Faculté de médecine de Paris, sténographié par M. Tasset, rédigé par M. Gaubert, et revu par l'auteur lui-même. *Paris*, J.-B. Baillière, 1834-1835, 5 vol. in-8. Ce cours avait été publié par livraisons en 1831-1832 sous ce titre : Cours de pathologie et de thérapeutique générales, professé à la Faculté de médecine de Paris, par F.-J. Broussais, recueilli par un sténographe, et revu sous les yeux de l'auteur par un médecin de la doctrine physiologique.

XX. Cours de phrénologie. *Paris*, J.-B. Baillière, 1836, in-8 de 850 pages. Ce cours est divisé en 20 leçons.

XXI. Société phrénologique de Paris. Communication faite à la Société dans sa séance du 25 janvier 1837, sur la méthode d'enseignement que suit M. le colonel Raucourt, dans le cours gratuit d'éducation positive qu'il fait pour les ouvriers à la mairie du 3e arrondissement. *Paris*, imprimerie de Dezauche, 1837, in-8 de 20 pages.

Broussais était président de la Société phrénologique.

XXII. Annales de la médecine physiologique. *Paris*, Mlle Delaunay, 1822-1834, 26 vol. in-8.

ON A ENCORE DE BROUSSAIS LES TRAVAUX SUIVANTS :

I. Mémoire sur la circulation capillaire tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques (*Mémoire de la Société médicale d'émulation,* t. VII, page A).

II. Mémoire sur les particularités de la circulation avant et après la naissance, dans lequel on essaye de déterminer les fonctions de plusieurs organes dont on n'avait pas encore assigné les usages (*Même recueil*, t. VIII, page A).

III. Mémoire sur l'association du physique et du moral (*Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, nouvelle série, t. Ier, page 75).

IV. Du sentiment de l'individualité, du sentiment personnel et du

moi, considéré chez l'homme et les animaux (*Même recueil*, t. III, page 91).

V. Dans le *Journal universel des sciences médicales* un grand nombre d'articles, parmi lesquels nous citerons celui qui a pour titre : Réflexions sur les fonctions du système nerveux en général, sur celles du grand sympathique en particulier, et sur quelques autres points de physiologie, t. II, page 5 à 43, 129 à 167. — Réponses aux réflexions d'un anonyme sur la nouvelle doctrine médicale, t. VIII et X. Cet anonyme était F.-G. Boisseau.

ON PEUT CONSULTER SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE BROUSSAIS :

I. Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques de F.-J.-V. Broussais, précédée de sa profession de foi et suivie des discours prononcés sur sa tombe (par MM. Droz, Larrey, Orfila, Bouillaud, Gasc), par le docteur H. de Montègre, secrétaire de Broussais. *Paris*, 1849, in-8 de 156 pages.

II. Notice historique, etc., par M. Priou. *Nantes*, 1844, in-8.

III. Notice historique, par M. Mignet, lue à l'Académie des sciences morales et politiques le 27 juin 1840, insérée dans le tome IVe, 2e série des *Mémoires de cette Académie*, et réimprimée dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XXIII, juillet 1840, et dans l'ouvrage de M. Mignet, intitulé : *Notices et Mémoires historiques*. Paris, 1843, 2 vol. in-8.

IV. Éloge prononcé à la Faculté de médecine de Paris, par M. Ph. Bérard.

V. Éloge prononcé le 8 avril 1839 à la distribution solennelle des prix de l'hôpital militaire de perfectionnement, par M. Michel Lévy, professeur au Val-de-Grâce. (*Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, t. XLVI, pages 363-392.)

VI. L'article de M. Isidore Bourdon, inséré dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle*, V^{e} volume, pages 629-635.

VII. Le compte rendu de l'inauguration de la Statue de F.-J.-V. Broussais, au Val-de-Grâce, à Paris, le 21 août 1841. (Discours de MM. H. Passy, Pariset, Bouillaud, Bégin, Fossati), in-8 de 80 pages avec une figure de la Statue.

VIII. L'article de M. J.-A. Lejumeau de Kergaradec, inséré dans la *Biographie bretonne*.